ECOLE NATIONALE VETERINAIRE DE TOULOUSE

ANNEE 1980 THESE : 22

LES ANIMAUX DANS LA VIE COURANTE DES INDIENS DANS LES DERNIERES CIVILISATIONS PRE-COLOMBIENNES

THESE

Pour le DOCTORAT VETERINAIRE (Diplôme d'Etat)
Présentée et soutenue publiquement en 1980
devant l'Université Paul Sabatier de Toulouse

Par

Valérie, Marie, Hugues ROGER
Née le 7 février 1955 à MONDOVI (Algérie)

MEMBRES DU JURY

Président : Monsieur le Professeur BESSOU
Professeur à l'Université Paul Sabatier de Toulouse

Assesseurs : Monsieur le Professeur FERNEY
Professeur à l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse

Monsieur le Professeur LAUTIE
Professeur à l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse

Imprimerie COREP
21 rue Viguerie
31300 - TOULOUSE

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41543924_0005

ECOLE NATIONALE VETERINAIRE DE TOULOUSE

ANNEE 1980 THESE : 22

LES ANIMAUX DANS LA VIE COURANTE DES INDIENS DANS LES DERNIERES CIVILISATIONS PRE-COLOMBIENNES

THESE

Pour le DOCTORAT VETERINAIRE (Diplôme d'Etat)
Présentée et soutenue publiquement en 1980
devant l'Université Paul Sabatier de Toulouse

Par

Valérie, Marie, Hugues ROGER

Née le 7 février 1955 à MONDOVI (Algérie)

MEMBRES DU JURY

Président :	Monsieur le Professeur BESSOU Professeur à l'Université Paul Sabatier de Toulouse
Assesseurs :	Monsieur le Professeur FERNEY Professeur à l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse
	Monsieur le Professeur LAUTIE Professeur à l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse

UNIV.
LEIDEN
BIBL.

MINISTERE DE L'AGRICULTURE

ECOLE NATIONALE VETERINAIRE DE TOULOUSE

Directeur	M. LAUTIE
Directeurs honoraires	MM. PONS FLORIO
Professeurs honoraires	MM. BRIZARD BERTHELON SAURAT FLORIO

PERSONNEL ENSEIGNANT

CHAIRE DE PHARMACIE ET TOXICOLOGIE

Professeur titulaire	M. GODFRAIN
Professeur sans chaire	Mme BURGAT-SACAZE
Maître Assistant Agrégé	M. PUYT

Pharmacie et Toxicologie

CHAIRE DE PHYSIQUE ET CHIMIE BIOLOGIQUES ET MEDICALES

Professeur titulaire	M. RICO
Maître de Conférences non chef de service	M. BRAUN
Maître Assistant	M. BENARD

Physique Biologique et Médicale
Chimie Biologique et Médicale

CHAIRE D'ANATOMIE DES ANIMAUX DOMESTIQUES

Professeur titulaire	M. PAVAUX
Maître Assistant	M. LIGNEREUX
Maître Assistant	M. SAUTET

Anatomie Descriptive - Extérieur - Anatomie Appliquée - Tératologie

CHAIRE DE PHYSIOLOGIE ET THERAPEUTIQUE

Professeur titulaire	M. RUCKEBUSCH
Professeur sans chaire	M. FARGEAS
Maître Assistant	M. TOUTAIN

Physiologie - Thérapeutique et Pharmacodynamie

CHAIRE D'HISTOLOGIE - ANATOMIE PATHOLOGIQUE

Professeur titulaire	M. VAN HAVERBEKE
Professeur sans Chaire	M. CABANIE
Maître Assistant Agrégé	M. MAGNOL

Histologie - Embryologie - Anatomie Pathologique

CHAIRE D'HYGIENE ET INDUSTRIE DES ALIMENTS D'ORIGINE ANIMALE

Professeur titulaire	M. LABIE
Maître de Conférences non Chef de service	M. EECKHOUTTE
Maître Assistant	Mme BENARD

Hygiène - Inspection - Contrôle et Technologie
des denrées alimentaires d'origine animale

CHAIRE DE PARASITOLOGIE ET MALADIES PARASITAIRES

Professeur titulaire	M. DORCHIES
Maître Assistant	M. FRANC
Maître Assistant	M. DUCOS DE LAHITTE

Zoologie appliquée - Parasitologie externe - Parasitologie interne - Clinique

CHAIRE DE SEMIOLOGIE ET PATHOLOGIE MEDICALE DES EQUIDES ET CARNIVORES

Professeur titulaire	M. LESCURE
Maitre Assistant Agrégé	M. GUELFI

Sémiologie et pathologie médicale des équidés et carnivores
Législation vétérinaire et Déontologie clinique

CHAIRE DE PATHOLOGIE MEDICALE DU BETAIL ET DES ANIMAUX DE BASSE-COUR

Professeur titulaire	M. TOURNUT
Maitre de conférences non chef de service	M. BEZILLE
Maitre Assistant	M. JOUGLAR

Sémiologie et Pathologie médicale du bétail et des animaux de basse-cour
Clinique - Clinique ambulatoire

CHAIRE DE PATHOLOGIE CHIRURGICALE

Professeur titulaire	M. CAZIEUX
Maître Assistant	M. GENEVOIS
Maître Assistant	M. AUTEFAGE

Propédeutique et Sémiologie Chirurgicale - Technique Chirurgicale
Pathologie Chirurgicale - Clinique

CHAIRE DE PATHOLOGIE DE LA REPRODUCTION

Professeur titulaire	M. FERNEY
Professeur sans chaire	M. ROYAL
Maître Assistant Agrégé	M. TAINTURIER

Sémiologie et Propédeutique - Pathologie de la Reproduction
Obstétrique - Clinique

CHAIRE DE MALADIES CONTAGIEUSES - ZOONOSES - LEGISLATION SANITAIRE

Professeur titulaire	M. CHANTAL
Maître Assistant	M. GANIERE

Maladies contagieuses - Zoonoses - Législation Sanitaire

CHAIRE DE PATHOLOGIE GENERALE - MICROBIOLOGIE - IMMUNOLOGIE

Professeur titulaire	M. LAUTIE
Maître Assistant Agrégé	M. BODIN
Maître Assistant	M. PELLERIN

Microbiologie - Immunologie - Pathologie Générale

CHAIRE DE ZOOTECHNIE ET ECONOMIE RURALE

Professeur titulaire	M. QUEINNEC
Professeur sans chaire	DARRE
Maître Assistant	Mme QUEINNEC

Ethnologie - Génétique appliquée - Hygiène générale - Zootechnie - Elevage
Economie Générale et des productions animales

CHAIRE D'ALIMENTATION

Professeur titulaire	M. FALIU
Professeur sans chaire	M. GRIESS
Maître Assistant Agrégé	M. PARAGON

Botanique appliquée et Bromatologie- Agronomie - Alimentation

CHARGES D'ENSEIGNEMENT

MM. les Professeurs : ANGELIER, ARMENGAUD, AUVERGNAT, BLANC, BOURBON, COMBES, COMBRET, CROS, FERNET, LE BIHAN, MAZENC, RIVES.

La Faculté et l'Ecole déclarent n'être pas responsable des opinions émises par les candidats (délibération de la Faculté en date du 10 mai 1891 et du Conseil de l'Ecole en date du 13 juin 1924).

A MES PARENTS

A MES GRANDS-PARENTS

A PATRICK ET ARMELLE

A TOUS CEUX QUE J'AIME

A ALEX

A TOUS MES AMIS

ET BIEN SUR

A MATHIAS

A notre Président de thèse

Monsieur le Professeur BESSOU
de l'Université Paul-Sabatier de Toulouse

Qui nous a fait l'honneur d'accepter la présidence de notre Jury de thèse.

Hommage respectueux.

-=-

A notre Jury de thèse

Monsieur le Professeur FERNEY
de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse

Qui a bien voulu accepter le sujet de notre thèse.

En remerciement pour la bienveillance et la compréhension dont il a fait preuve à notre égard.

-=-

Monsieur le Professeur LAUTIE
Directeur de l'Ecole Nationale Vétérinaire
de Toulouse

Sincères remerciements pour avoir accepté de faire partie de notre Jury de thèse.

-=-

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION — Pages

Chapitre I : *LES RAPPORTS MATERIELS HOMMES-ANIMAUX*

1) Place des animaux dans les techniques d'acquisition

- a) *La chasse* 13
- b) *La pêche* 20
- c) *Domestication et élevage* 24
- d) *Agriculture* 36

2) Place des animaux dans les techniques de consommation

- a) *Alimentation* 39
- b) *Artisanat* 42
- c) *Objets divers* 51
- d) *Médecine - Magie* 53

Chapitre II : *LES RAPPORTS SPIRITUELS HOMMES-ANIMAUX*

1) *Le symbolisme animal* 58
2) *Les sacrifices animaux* 74

CONCLUSION 80

LEXIQUE 82

BIBLIOGRAPHIE 93

INTRODUCTION

Dans le cadre de notre sujet, nous allons essayer, essentiellement, de recréer la vie quotidienne des indiens vivant dans des sociétés civilisées telles que les Aztèques, les Mayas ou les Incas, à la veille de la conquête espagnole. Nous allons étudier leurs rapports avec le monde animal, rapports en premier lieu économiques, matériels et enfin culturels, l'importance des symboles animaux dans la pratique de leurs religions polythéiste. Le but de cette étude n'est pas une reconstitution historique précise de chacune de ces civilisations, mais un essai destiné à pénétrer leur art de vivre, leurs relations avec la nature qui les entoure. Et en cela, ces différents peuples ont des traits communs : tribus s'étant sédentarisées grâce à l'agriculture, cherchant à assouvir leurs tendances impérialistes par des guerres sans cesse renouvelées, admirables artisans et dominés par des dieux exigeants. Mais avant d'entrer plus avant dans notre étude, essayons de replacer rapidement ces différents peuples dans leur contexte historique et géographique.

A l'époque où les Aztèques apparurent en tant que tribu (vers 1200 après J. C.), les meilleures terres étaient déjà occupées. Au cours de leurs recherches d'une région pouvant leur convenir, ils durent affronter de nombreuses

peuplades déjà établies qui leur refusaient le passage. Vers 1168, les Tenochas pénètrent dans la vallée des lacs d'Anahuac. Peuple sans terre ni amis, considérés avec horreur par les autres tribus déjà établies sur les lacs, parce qu'ils aimaient offrir à leurs dieux des coeurs humains, ils n'avaient à première vue rien de civilisés. Ils choisirent quelques petites îles du lac Texcoco. Ce fut là que, précédés de leurs idoles, ils s'installèrent en 1325 pour édifier leur cité état. Deux siècles plus tard, ils étaient les suzerains du Mexique tout entier et Tenochtitlan, la "demeure des Tenochas" était la ville la plus somptueuse que les autochtones d'Amérique eurent jamais construite. Partout ailleurs, des tribus étaient déjà installées avant l'arrivée des Aztèques, certaines bien organisées. La civilisation la plus ancienne est celle des Olmèques. Les Mayas, apparus très tôt, exercèrent une profonde influence sur le développement de la civilisation mexicaine mais se tinrent à l'écart de l'envahissement aztèque. Citons aussi les Zapotèques (500 avant J. C., 1469 après) dont le centre culturel était Monte Alba, les Mixtèques (668-1521) qui, après avoir été envahis par les Olmèques et les Toltèques, furent finalement écrasés par les Aztèques après 1450. Les Totonaques tombèrent aussi sous le joug de ce peuple conquérant, lui livrant ainsi une vaste civilisation mûrie pendant un millénaire (500 avant - 1519). Les Toltèques, célèbres bâtisseurs, créateurs de la grande cité de Teotihuacan (200 av - 900) en sont chassés par les Chichimèques et s'installent à Tula (900-1116). Toutes ces civilisations brièvement énumérées ici, et il y en a beaucoup d'autres, naquirent sur le sol

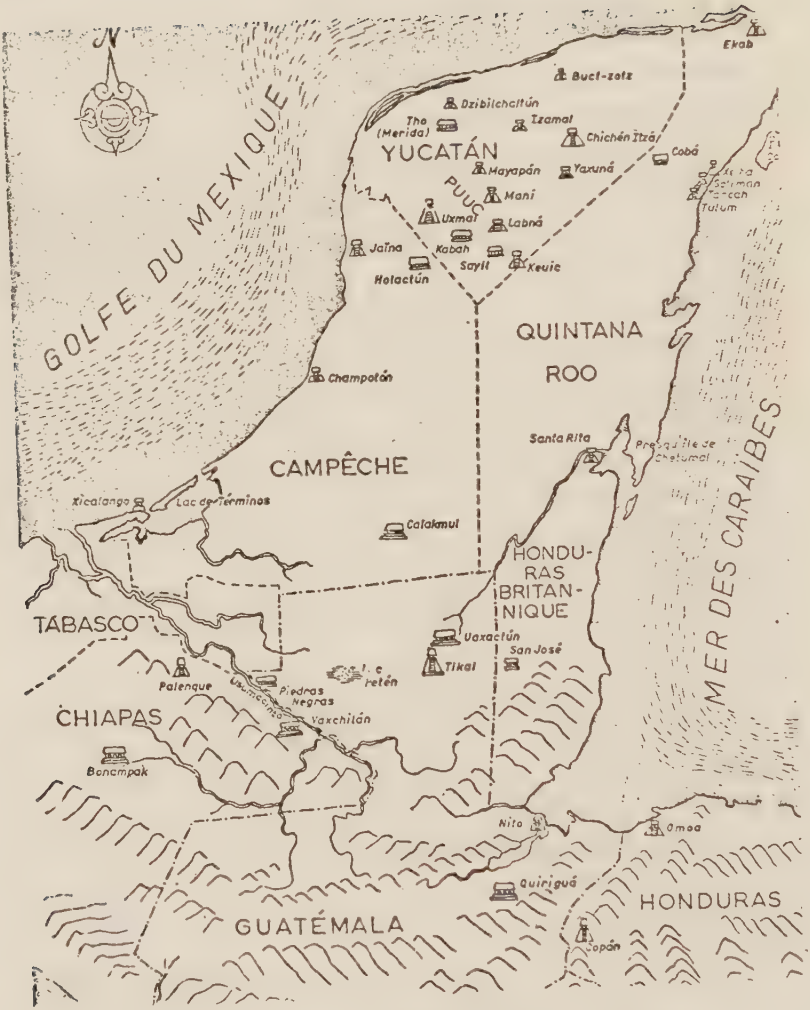
CIVILISATION AZTEQUE

Carte reproduite de HAGEN (7) "Les Royaumes du Soleil"

du Mexique parfois 25 siècles avant l'apparition des Aztèques, en tant que tribu organisée. A l'époque où ils font leur entrée dans l'histoire, les vagues de ces premières civilisations avaient déjà déferlé sur le pays, dans tous les sens, se détruisant et s'enrichissant mutuellement. Et, tout cet immense héritage devait être accueilli par les Aztèques. Avant l'envahissement espagnol, en 1521, l'empire Aztèque recouvre presque entièrement le Mexique actuel. A l'Est, une plaine côtière très arrosée par les pluies, à la végétation riche et drue, terre primitive. A l'Ouest, une bande côtière assez étroite, beaucoup moins riche ; et enfin, au Centre, le haut plateau mexicain qui constitue l'essentiel de sa géographie. L'altitude varie de 1000 à 3000 mètres. Comme il existe une saison humide et une saison rigoureusement sèche, c'est-à-dire un climat tropical, la plupart des terres sont stériles et dépourvues de végétation, mis à part quelques contrées vraiment fertiles telles que la vallée d'Anahuac, berceau des civilisations, emplacement de Tenochtitlan, la future Mexico.

Si les Aztèques firent somme toute une apparition assez tardive dans l'histoire du Mexique, les Mayas constituent eux une civilisation très ancienne, mais dont l'évolution jusqu'au Xe siècle de notre ère reste assez mal connue. Aucun témoignage écrit, aucune tradition jusqu'en 987. Nous possédons seulement la preuve de leur existence grâce aux vestiges de leurs édifices, de leurs statues, fresques et poteries. L'histoire plus ou moins authentique des Mayas ne commence qu'à partir de 900, époque où ils descendent dans la péninsule du Yucatan, délaissant leurs principaux

centres : Palenque, Tikal, Copan. Du Xe au IIIe siècle avant J. C., une longue période de formation donna naissance à de nombreuses villes autonomes, en relation les unes avec les autres, parlant la même langue, formant ainsi un début de cohésion. L'apogée de la civilisation eut vraisemblablement lieu entre 500 avant J. C. et 100 après J. C. La vie organisée cessa brusquement à partir de l'an 1000. Les constructions cessèrent, les villes furent abandonnées une à une à l'invasion de la jungle. La majorité de la population Maya se concentra d'un côté sur les hauts plateaux du Guatemala et de l'autre dans le Nord-Est du Yucatan, Quintana, Roo et le Honduras. Ce fut l'époque de la renaissance Maya, d'un nouvel épanouissement de leur art, des échanges etc... Cette époque, qui est celle qui nous intéresse, prit fin , après de nombreuses catastrophes intrinsèques, par l'arrivée de Francisco de Montejo en 1527.
Le pays apparaît sur la carte comme une vaste péninsule entièrement calcaire. A mesure que l'on avance vers l'intérieur, la forêt, sous l'effet des précipitations, fait place à la jungle. Le sol s'élève graduellement jusqu'aux sommets des chaînes de la côte pacifique, pays du précieux Quetzal (ou Couroucou : "Pharomacrus Mocinno"). Dans les régions basses, la jungle est d'une fertilité étonnante, à condition de se battre sans cesse contre l'envahissement. C'est le berceau des premières cités. Dans l'état actuel du Yucatan, la jungle s'éclaircit. On cultive à l'intérieur maïs, légumes, cacao, coton. Dans la région de Campèche et de Tabasco pousse en abondance le cacao. Nous connaissons aussi le bois de Campèche, originaire d'Amérique tropicale, boi dur et compact contenant de l'hématoxyline, matière colorante rouge employée en teinture.



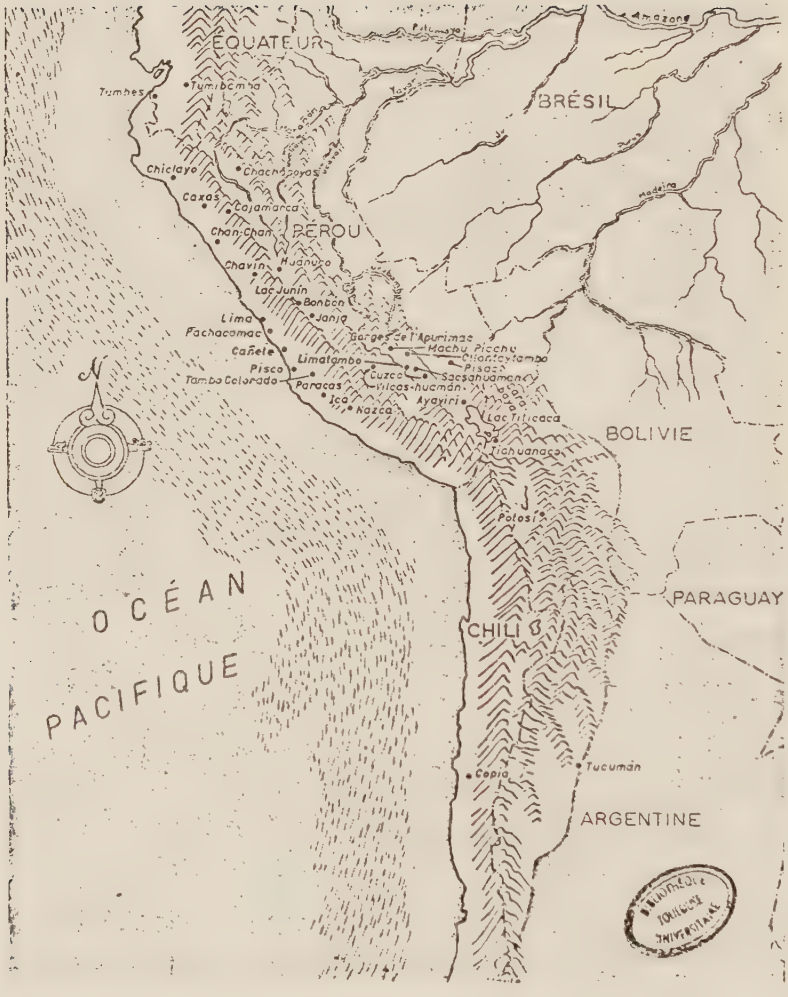
CIVILISATION MAYA

Carte reproduite de HAGEN (7) "Les Royaumes du Soleil"

La péninsule elle-même était sujette à la sécheresse à cause de son sol calcaire. Les Mayas y remédièrent d'ailleurs en creusant des puits, des réservoirs d'eau. Abstraction faite de la sécheresse périodique, aucune autre tribu américaine ne disposait de ressources naturelles aussi parfaitement équilibrées. Les récoltes, grâce à la fertilité du sol, étaient très abondantes, la faune et la flore également riches et variées leur fournissaient tout ce dont ils avaient besoin pour se nourrir, se vêtir, se soigner...

Reste à situer cette autre civilisation brillante : l'empire Inca, très étendu, dont l'origine est le Pérou, pays que l'on peut diviser en trois bandes parallèles s'étendant du Nord au Sud : le désert côtier, la haute montagne et la plaine couverte par la jungle. Ce sont ces trois zones violemment contrastées que les Incas fondirent en un seul empire. Longeant l'océan, une bande côtière désertique où la pluie est un phénomène exceptionnel ; on y trouve quelques oasis à l'embouchure des fleuves, ayant permis à quelques tribus de se développer. Puis ce sont les hautes montagnes et les hauts plateaux, berceau des Incas, étendues herbeuses brûlées par le soleil : le pays Quetchua. La zone tempérée se situe dans les Andes à une altitude de 3000 mètres : ce sont d'immenses prairies où l'homme peut pratiquer des cultures intensives. Puis commence la forêt, les grandes vallées de la Cordillère, pays de la jungle. Les pentes orientales des montagnes s'aplanissent pour se transformer en une immense forêt compacte, limite de l'empire Inca.

Dans cet univers si brutalement différent, les Incas forgèrent leur empire fabuleux, forçant tous les peuples



CIVILISATION INCA

Carte reproduite de HAGEN (7) "Les Royaumes du Soleil"

installés avant eux à rentrer dans leur orbite. Bon nombre de civilisations pré-Inca sont connues : Chavin, Paracas dans la région de Pisco, les Mochica sur la côte formant déjà une société très évoluée, la civilisation des Ica Nazca, soumis au XVe siècle par les Incas, l'empire de Tihuanaco sur l'altiplano (haut plateau) bolivien, grande civilisation qui, comme les autres, fut étouffée par les Incas. Pour certains historiens, Tihuanaco représentait la civilisation la plus complexe et la plus parfaite de cette époque. Et pourtant, aucune tradition historique ne leur a subsisté, ce qui montre de façon frappante à quel point les Incas sont parvenus à extirper jusqu'aux derniers souvenirs du passé pour imposer leur civilisation à tous les peuples. L'empire Chimou appartient aussi à cette même époque. Peuples établis sur la côte, ils furent la dernière des grandes civilisations à résister aux envahisseurs Incas.

Notre énumération des civilisations pré-Incas reste extrêmement sommaire mais permet de montrer la constance d'une évolution culturelle qui s'est produite au Pérou avant l'entrée en scène des Incas. Certaines étaient parvenues à un niveau très élevé et les Incas y prélevèrent largement (comme les Aztèques au Mexique, nous l'avons noté plus haut) les éléments qui devaient leur permettre de créer la structure matérielle de leur propre empire. Leur civilisation fut le résultat de l'intensification des cultures et structures pré-existantes. Partant de la vallée de Cuzco qui fut leur berceau (fondé en l'an 1000), les Incas exterminèrent les populations voisines à mesure qu'ils conquirent leurs territoires. Il fallut beaucoup de

TABLEAU DES PRINCIPAUX FOYERS DE CIVILISATION

Les peuples chasseurs font place aux agriculteurs

PEROU - BOLIVIE

Premières céramiques

(Leur présence n'est actuellement attestée que sur la côte nord du Pérou)

CHAVIN
et civilisations apparentées
(probablement originaires des hautes vallées)

Apogée des civilisations régionales

Andes du Sud :	Côte sud :	Vallées nord :
Tiahuanaco classique	Paracas et Nazca	Salinar, Gallinazo, Mochica

Expansion de Tiahuanaco

(Conquête militaire ou rayonnement culturel ?)

Essor des Petits Royaumes

Royaume de Chimu
(Chan chan détrône Moché, sur la côte nord)
Premier essor inca à Cuzco

Hégémonie Inca, Conquêtes inca
Empire inca

Guerres de succession entre les inca Huascar (Cuzco) et Atahuhlpa (Equateur)
Conquête espagnole

MEXIQUE ET REGIONS LIMITROPHES

N. O. du Mexique

(Etats actuels de Colima, Jalisco, Michoacan, Nayarit)

Apparentés au Pérou presque aussi étroitement qu'au Mexique

Histoire encore très incertaine

Les Tarasques

(Territoire de l'état actuel de Michoacan) prennent l'hégémonie

Période archaïque

Traces apparentes, au sud du Mexique, de l'influence des mystérieux
OLMÈQUES
dans les débuts de la période archaïque

Essor des Théocraties

Mexique	Zone Maya
Teotihuacan (Plateau central) (occupé plus tard par les Toltèques)	Apogée de la civilisation dans la région centrale (Guatémala nord)
Zapotèques (Oaxaca, sud Mexique) (remplacés par les Mixtèques)	Stèles sculptées
Prépondérance Toltèque (depuis le plateau central)	Les Maya délaissent la région centrale
Premier essor de la civilisation Mixtèque	Influences toltèques
Invasions barbares (Chichimèques)	
Fondation de Ténochtitlan	**Renaissance Maya**
Les Aztèques imposent des tributs à leurs voisins	Fin de Mayapan Guerre civile et déclin
Mort de Moctezuma II	Les Espagnols au Yucatan
Cortès s'empare de Ténochtitlan	Prise de Tasayal

3000	
2500	
2000	
1500	
1000	
500	
vers 0	
100	
200	
300	
400	
500	
600	
700	
800	
900	
1000	
1100	
1200	
1300	
1400	
1450	
1525	
1532	
1590	
depuis 1428	
1520	
1521	
1546	
1697	

(Tableau schématique et provisoire, revisible en fonction des progrès de la Recherche)

Tableau reproduit de "Histoire de la civilisation indienne" RADIN (17)

temps pour arriver à cette période de l'histoire (1200-1438) où les Incas, dépassant les limites de leur vallée d'origine établirent leur domination sur les massifs environnants. Ils tombèrent définitivement sous le joug espagnol en 1532.

Nous avons ainsi, très brièvement, resitué Aztèques, Mayas, Incas, dans leur contexte historique et géographique. Nous pouvons maintenant aborder notre sujet proprement dit. Comment vivaient ces hommes, il y a cinq siècles, avant l'arrivée des européens, dans des pays aussi naturellement différents? Quelle importance avait le monde animal dans leur vie de tous les jours?

Tout d'abord, nous envisagerons le rôle économique joué par les animaux. Parmi les techniques d'acquisition, nous citerons la chasse, la pêche qui, bien que n'étant plus d'une importance vitale, était pratiquée abondamment, l'élevage ; nous serons étonnés de l'éventail restreint des animaux domestiques avant l'introduction du bétail européen par les Espagnols ; et enfin, l'utilisation des animaux dans l'agriculture. Parmi les techniques de consommation, nous étudierons les denrées alimentaires d'origine animale, les animaux et l'artisanat, la médecine. Après l'étude des rapports matériels hommes-animaux, nous passerons aux rapports spirituels : monde fantastique de symboles, mythes, pratiques religieuses.

-=-

Chapitre I

LES RAPPORTS MATERIELS HOMMES-ANIMAUX

1) Place des animaux dans les techniques d'acquisition

a) *La chasse*

Nous parlerons de la chasse et de la pêche en tant que ressources naturelles. Ces deux activités n'ont plus une importance absolument vitale. En effet, l'agriculture a sédentarisé ces peuples et leur procure une base de nourriture constante. Malgré tout la chasse et la pêche gardent une grande importance économique.

La chasse doit être considérée sous deux aspects différents : la chasse des nobles et la chasse populaire.

Chez les nobles Aztèques, la chasse était considérée comme une distraction, un sport. Ils chassaient pour leur plaisir. "Dans leurs jardins ou dans leurs parcs ou dans leur campagne giboyeuse, ils poursuivaient les oiseaux avec leur sarbacane à balle de terre cuite"(22). Des battues rituelles avaient lieu à l'occasion de certaines fêtes. La chasse était par conséquent une activité cérémoniale en même temps qu'un sport de nobles chez les Aztèques n'ayant pas une nécessité vitale de pratiquer cette activité. On rapporte d'ailleurs que le roi Moctezuma en était extrêmement passionné. Par exemple, le dixième jour du quatorzième mois de l'année, consacré aux dieux de la guerre et de la chasse, tous les guerriers de Mexico et de Tlatelolco se réunissaient sur les pentes boisées de Zacatepelt et y passaient la nuit dans des abris de branchages. A l'aube, ils rabattaient chevreuils, coyotes, lapins et lièvres avant de se lancer à l'assaut des animaux

encerclés. Ceux qui tuaient un chevreuil ou un coyote recevaient un cadeau de l'empereur qui offrait à tous nourriture et boisson. Le soir, les chasseurs retournaient à la ville, portant comme trophée les têtes des animaux abattus. Distraction qui, pour ces nouveaux civilisés, représente les gestes de leurs ancêtres menant l'existence nomade et primitive.

De même au Pérou, la chasse à la vigogne (Lama vicugna) était règlementée par l'Inca et les fonctionnaires royaux. Les vigognes sont des animaux sauvages comparés par les premier explorateurs à des chèvres sauvages, tant par leur légèreté que par leur ressemblance, mise à part l'absence de cornes. Les vigognes vivent dans les hautes montagnes, dans les régions les plus froides et dépeuplées qu'ils appellent "punas". Cette chasse est appelée "chaco". Deux mille ou trois mille personnes encerclent un grand espace et se rejoignent petit à petit, entourant ainsi deux cents ou trois cents animaux. Ils ne tuent que le nécessaire et laissent repartir les autres, de préférence les femelles en vue de la reproduction. Quand la chasse regroupe un nombre plus restreint de participants, les indiens utilisent pour attraper les vigognes, des cordes avec des plombs au bout (bolas) qui s'enroulent autour des pattes de l'animal, l'immobilisant ainsi au sol.

Une autre chasse était réservée aux nobles : la chasse aux cervidés. A l'époque Inca, plusieurs grandes expéditions avaient lieu chaque année et la viande provenant

de la capture de nombreux animaux était partagée entre les gens du peuple. Au Pérou, elle était pratiquée dans les collines de cactus. Une fois débusqué, l'animal était poussé, effrayé par les chasseurs et dirigé vers un enclos fait d'un vaste filet qui l'emprisonnait. Les chasseurs étaient armés d'une grande massue et de flèches. Ils tuaient l'animal à l'aide de traits lancés par un propulseur appelé atlatl par les indiens,sorte de harpon, ou avec des épieux. Les chasseurs étaient souvent accompagnés par de petits chiens qui débusquaient les cervidés.

Mis à part cette chasse que nous avons baptisée noble, reste celle qui s'adresse au peuple, bien plus importante que la précédente. Elle leur permettait de se procurer quelques aliments d'appoint, agrémentant de temps en temps leur repas à base de bouillies et de galettes de maïs. Certains en faisaient un commerce, vendant sur les marchés les peaux de félins, quelques oiseaux fort recherchés pour leurs plumes etc ... L'arme la plus souvent employée par les indiens est une sorte de javelot à pointe d'obsidienne. Plusieurs techniques de chasse étaient utilisées suivant l'animal traqué : renards, félins, tatous, iguanes, lièvres, oiseaux de toutes sortes, canards, porcs sauvages. Nous avons pu recueillir quelques descriptions concernant différents types de chasse.

La chasse aux petits félins avait lieu au Pérou dans les parties boisées des hautes vallées. José de Acosta : "les indiens s'amassent et s'assemblent pour prendre et chasser les "lions" et les emprisonnent dans un circuit

qu'ils appellent chaco, puis les tuent à coups de pierres et de bâtons".

Pour chasser les oiseaux, les indiens avaient plusieurs méthodes. Cachés derrière des buissons, ils guettaient les oiseaux. Les plus petits, genre passereau, ou les oiseaux à plumes précieuses étaient tués à l'aide de sarbacanes ; les plus gros avec des arcs et des flèches. Ou bien ils tendaient des filets, emprisonnant ainsi les animaux effrayés par leurs cris. La même méthode était employée pour chasser les canards sur les lacs. Sur le lac Titicaca, les canards étaient souvent chassés aussi par encerclement. Les indiens chevauchant leurs "balsas" (nous verrons plus loin la description de ces embarcations) se regroupent et, en tournant, emprisonnent les canards qu'ils n'ont plus qu'à attraper à la main.

Au Mexique, la chasse au canard est à peu près similaire. Sur des canoës, les chasseurs lancent des tridents sur les canards, s'aidant aussi de "lance-dards" ou atlatl. Ceux-ci étaient fabriqués avec un bâton assez court, applati, avec une rainure pour la pointe et un crochet à un bout où entrait et s'appuyait la partie postérieure de la flèche. D'autres hommes tendaient de grands filets entre deux poteaux enfoncés au fond du lac, disposés de telle manière qu'ils se refermaient aussitôt qu'un oiseau se prenait dedans, formant ainsi un piège.

Nous nous intéresserons maintenant à deux chasses assez particulières, pratiquées aujourd'hui encore par les

tribus d'indiens vivant sur la côte péruvienne. Il s'agit de la chasse au lézard et à l'otarie. Pour ces derniers, les hommes se rassemblaient et assommaient les animaux à coups de massue au moment où ceux-ci, en groupes importants, montaient sur les plages. Mais la plus intéressante est la chasse aux lézards : le cañan. "Ils vont dans les régions où passe l'Algarrobo, car les cañanes se nourrissent des baies de cette plante. Là ils plantent des claies faites de fibres d'agave de trente centimètres de haut et de plusieurs dizaines de mètres de longueur pour former un enclos. Les touffes d'Algarrobo sont contournées et laissées en dehors de l'enclos. Les cañanes sortent de leur trou à certaines heures de la matinée pour aller chercher les baies. Ils se rassemblent ainsi le long de cette claie où les indiens n'ont plus qu'à les ramasser" (HOLMBERG). Le cañan est considéré comme un met de choix. On lui prête en plus de nombreuses propriétés curatives et aphrodisiaques.

Nous terminerons par la description d'une autre méthode de chasse, cette fois-ci contre les porcs sauvages qui vivent dans les montagnes. Nous connaissont deux espèces de pécari originaires d'Amérique du Sud : le pécari à lèvres blanches : Tayassu pecari ; le pécari à collier : Dicotyles tajacu -le premier cité étant assez agressif- José de Acosta : "Ce sont des animaux cruels et courageux qui ont des défenses comme des couteaux et blessent des chasseurs. Ceux qui veulent les chasser montent dans les arbres. Les sangliers restent au pied en essayant de mordre et se font tuer alors à coups de lance"(1).

Ainsi, chaque type de chasse a ses méthodes propres, son rituel. En général, la chasse était une occupation de groupe. Les hommes d'un village se réunissaient pour pouvoir effectuer rabattage, encerclement. La chasse individuelle se limitait à quelques petits oiseaux ou lézards en vue d'agrémenter le repas familial. En effet, nous le verrons plus loin, le nombre d'animaux domestiques, d'animaux de chair, était extrêmement réduit.

Nous pouvons remarquer que dans toutes les descriptions de chasse que nous avons pu trouver, le gibier est toujours présent en abondance. La faune est riche, variable suivant les régions, mais toujours prodigue : tapirs, sangliers, pécaris, cerfs, daims, rongeurs, lézards, oiseaux multiples, canards ... Et pourtant, on ne massacre pas sans raison cette richesse naturelle. On note un certain respect des animaux sauvages. THOMPSON, dans son livre sur la grandeur et décadence de l'empire maya nous décrit l'attitude de ces peuples vis-à-vis de la chasse. Un chasseur tue uniquement ce qui lui est nécessaire. Il ne massacre pas sans raison. Le chasseur demande aux dieux de lui envoyer ce qu'il désire en soulignant habituellement qu'il a besoin de cette nourriture. Il y a aussi la compréhension plus générale que si les hommes éliminent trop de gibier, celui-ci deviendra rare et toute la collectivité en souffrira. C'est une sorte d'observation volontaire des lois naturelles, de l'écologie. La notion de prélèvement limité par rapport à la faune environnante est ainsi acquise et strictement appliquée. La chasse n'est-elle pas de nos jours sévèrement règlementée !

On découvre en plus un certain respect de la vie animale. Dans la mythologie par exemple, les dieux de la chasse ont toujours des serviteurs pour s'occuper des animaux blessés. Un chasseur s'excusera auprès du cerf qu'il vient de tuer et terminera sa prière par le mot "otzilen" en langue maya : "j'étais dans la nécessité".

De même dans l'empire Inca, certains animaux étaient protégés par la loi. Pour permettre leur multiplication, "les cerfs, les guanacos, les vigognes ne doivent être ni capturés, ni abattus. Il faut tuer uniquement les pumas, les ours et les renards à cause des dégâts qu'ils commettent". Nous avons vu plus haut comment seul l'Inca pouvait organiser de temps à autre des battues à la vigogne et dans quelles conditions.

Dans le calendrier Maya, on trouve le mois de Yax consacré à la rénovation. A cette occasion, tous les chasseurs, d'un bout à l'autre du pays, se repentaient d'avoir versé le sang des animaux tués. Pour les Mayas, en effet, toutes les bêtes avaient une âme que le chasseur, une fois sa proie abattue, se devait de respecter. S'il omettait de manifester son respect, les autres animaux appartenant à la même espèce ne se laisseraient plus abattre. Cette notion est d'ailleurs valable pour toutes les économies primitives de cueillette. L'homme étant impérativement dépendant alors de la nature essaie de se ménager la bienveillance des divinités. La religion, la crainte des dieux est toujours présente, intimement liée à tous les instants de la vie quotidienne des indiens.

Voilà ce que nous pouvons dire en ce qui concerne la chasse : son importance économique certaine, ses méthodes, ses lois naturelles et spirituelles.

b) *La pêche*

Un autre aspect de la vie économique des indiens, dont l'importance est variable selon les régions considérées, est la pêche. Cette pratique touchait surtout les populations côtières qui en tiraient leurs principales ressources. Un commerce des produits de la pêche avait lieu entre les régions côtières du Mexique, Yucatan, Pérou et l'intérieur de ces pays. La pêche faisait vivre aussi tous les peuples installés dans les régions marécageuses de l'ancien Mexique, ou vivant aux abords des grands lacs comme le lac Titicaca.

En remontant à l'origine du peuple Aztèque, on découvre que ceux-ci eurent à s'implanter dans des régions marécageuses inhospitalières. Ils réussirent à force de courage à créer des cités lacustres, vivant de pêche et de chasse aux oiseaux pour pouvoir subsister. Le territoire aztèque à son origine pouvait se résumer à un "milieu amphibie animé par un peuple amphibie". En effet, la vallée de Mexico était couverte, dans sa plus grande partie, de lacs. Le plus grand était Texcoco. Longtemps après les pionniers de Mexico, la région a gardé sa vocation première. Une carte datant de 1550 de la vallée de Mexico offre une représentation très vivante de la vie indigène. On

peut voir beaucoup d'hommes sur le lac, les uns en canot pêchant à la ligne, ou bien à l'aide de filets en forme de poche, les autres rabattant les poissons à coups de bâton. Ils ramassaient des poissons mais aussi des larves comestibles de batraciens, l'axolotl, très recherché (Sivedon mexicanos, larve d'Amblystoma tigrinum), des oeufs de moustiques que l'on sert aujourd'hui encore sous forme d'une pâte très appréciée. De nombreux canoës flottent sur les eaux du lac d'où les pêcheurs tirent les poissons les plus gros à l'aide de tridents ou de l'atlatl, propulseur à dard.

Ces différentes méthodes de pêche, avec ces instruments antiques, sont pratiquées exactement de la même façon de nos jours par les indiens de l'Altiplano mexicain, à quelques kilomètres seulement de la grande cité moderne de Mexico. Des descriptions similaires s'appliquent aux habitants des bords du lac Titicaca.

Outre les régions lacustres, les zones côtières offraient d'immenses richesses. Un long passage des récits de José de Acosta décrit avec précision les ressources de la côte pacifique : "Dans l'océan, on trouve une multitude de poissons dont seul le créateur pourrait nommer les espèces et les propriétés. Beaucoup sont du même genre que ceux des mers d'Europe, comme le muge, l'alose qui monte de la mer dans les rivières, dorades, sardines et bien d'autres ... Il y en a d'autres que je ne connais pas comme ceux qu'ils nomment "cabrillas" ou perche marine ayant quelques ressemblances avec les truites, et ceux

qu'ils appellent en nouvelle Espagne "bobos"... Il y a quelques thons, bien que rares sur la côte péruvienne". Et la description continue sur le "Manati" (lamantin) : "étrange poisson, si l'on peut appeler poisson un animal qui donne naissance à des petits vivants et qui a des mamelles et du lait avec quoi il les élève, qui mange de l'herbe et vit dans l'eau"(1). Le lamantin est en fait un mammifère vivant dans les rivières d'Amérique tropicale. Il s'agit là d'une espèce américaine : Trichechus inungis. Vient ensuite la description des "fiers requins" et de leur "incroyable voracité", des bans de capelan les accompagnant, des poissons volants poursuivis par les dorades.

Toute cette richesse marine et lacustre permettait aux habitants de ces régions de manger et même d'entretenir un commerce important avec les habitants des hautes terres. Ils utilisaient hameçons, filets, nasses, des genres de harpons, des flèches. Les barques des Péruviens n'étaient pas faites en bois comme celles des Mexicains, mais en roseau totora. Elles étaient constituées de bottes de roseaux liées suivant la même technique que celle employée actuellement par les pêcheurs de la côte Nord du Pérou. Ce sont les "caballitos del mar". José de Acosta : "Ils font comme des fagots de joncs bien liés qu'ils appellent balsa et les ayant portés sur leurs épaules jusqu'à la mer, les y jettent et, incontinents, ils se mettent dessus et ainsi assis entrent bien avant dans la mer, voguant avec de petites cannes d'un côté et de l'autre, ils vont à une ou deux lieues en mer pour pêcher, portant sur ces fagots leurs cordes et leurs rets et sont là, pêchant la plus grande partie du jour et de

la nuit"(1)Ceque les indiens appellent balsa n'a rien à voir avec le bois de l'Ochroma lagopus, arbre d'Amérique tropicale réputé pour sa légèreté et sa faible densité.

Il existait aussi d'autres sortes d'embarcations, plus grandes, leur permettant d'aller pêcher beaucoup plus loin. Toujours à l'aide de balsa, ils construisaient une sorte de grand radeau avec un mât et des voiles de coton.

La pêche en rivière était pratiquée de manière différente. Les indiens plongeaient sous l'eau et suivaient les poissons à la nage, la main droite armée d'une foëne ou d'un harpon, jusqu'à les attraper et les sortir ainsi accrochés. "Ils ressemblent plus à des poissons qu'à des hommes de la terre" (Acosta) (1).

Le ramassage des coquillages était également une source de revenus importants. En effet, certains coquillages très recherchés étaient commercialisés jusque dans des contrées assez éloignées.

Ainsi la chasse et la pêche faisaient partie de la vie des indiens. Au Mexique, Yucatan, Pérou, elles étaient pratiquées plus ou moins intensément suivant les régions et le but qui leur était donné. En effet, pour certains, la commercialisation des produits de la chasse et de la pêche leur offrait une source de revenus. Pour d'autres, ces activités n'intervenaient que dans le but d'améliorer le repas quotidien et pour les plus favorisés enfin, c'était une simple distraction.

c) *Domestication et élevage*

Nous avons parlé des animaux sauvages et de leur utilité économique. Nous allons essayer de situer à présent l'importance des animaux domestiques et de l'élevage.

L'élevage est, en fait, assez peu important en quantité et le nombre des animaux intéressés se compte sur les doigts de la main. Les pays d'Europe étaient, à cet égard, beaucoup plus riches que la Nouvelle Amérique. Nous envisagerons le lama et le cobaye au Pérou, le chien, le dindon et les abeilles chez les Aztèques et les Mayas.

BAUDIN, dans son livre sur "la vie quotidienne au temps des derniers Incas" nous fait une description de la maison d'une famille d'indiens. Deux espèces d'animaux sont présents avec lesquels ils partagent une vie commune. Les cobayes (Cavia cutleri) évoluent et se multiplient librement dans la maison, dans la cour. Le sol est recouvert de leur fumier, dégageant ainsi une puanteur incroyable ; les tiques et les puces grouillent par terre.
Cet animal était engraissé avec les restes de la cuisine, les débris trouvés aux alentours et utilisé soit pour nourrir la famille, soit très fréquemment comme offrande aux dieux et sacrifiés alors pendant les fêtes rituelles.

Mais l'animal le plus important était de loin le lama (Lama glama). Le mérite de sa domestication en revient aux Aymaras qui l'utilisent depuis des temps immémoriaux comme bête de somme.

Le lama est l'animal caractéristique des hauts plateaux et on le rencontre fréquemment au Pérou jusqu'à la limite des neiges où il trouve la nourriture qui lui convient le mieux. Lorsque les Incas étendirent leur pouvoir et leur civilisation vers le Sud jusqu'au Chili et vers le Nord jusqu'à l'Equateur, ils essayèrent également de répandre l'emploi du lama parmi les peuples soumis. Mais l'animal n'a prospéré dans aucun de ces pays. Le lama est beaucoup plus fréquent au Pérou et en Bolivie où maintenant encore on peut en voir des troupeaux qui en comptent des centaines, paître sur le plateau ou la Puna.

Mais revenons-en à l'élevage familial. Chaque couple fondé avait droit à un couple de lamas qu'ils parquaient dans leur cour. Ces animaux leur procuraient la laine pour se vêtir, le fumier pour leurs cultures et leur servaient d'animaux de charge pour les transports. Mais ils n'avaient pas le droit de les abattre pour les manger.

La collectivité ou "ayllou" devait en outre s'occuper d'un troupeau appartenant à l'Inca. La laine en était récoltée et stockée dans les entrepôts royaux.

Certaines régions étaient plus spécialisées dans l'élevage du lama, en particulier les dures régions froides. Ainsi le rapporte le chroniqueur espagnol Ondegardo : "En ce qui a trait aux troupeaux, écrit-il, ils ont établi plusieurs règles dont quelques-unes sont si sages qu'il serait bon qu'on les observa encore. On peut dire que dans

une grande partie du royaume, les gens vivent de leurs troupeaux. Ceux-ci prospèrent dans les régions les plus froides et c'est là que les indiens se sont fixés ... Toutes ces régions seraient inhabitables sans les troupeaux car, quoiqu'elles fournissent diverses récoltes, d'ordinaire trois années sur cinq ne produisent pas et on ne peut avoir recours à rien d'autre. Cependant, grâce aux troupeaux, ces gens sont plus riches et peuvent se vêtir mieux que ceux vivant dans des régions fertiles. Ils sont en bonne santé et leurs villages sont plus populeux que ceux des terres chaudes".

Le lama était donc assez important du point de vue économique. Les premiers explorateurs le comparèrent au chameau : de grands yeux, le nez fendu comme un bec de lièvre, un cou très long, les pieds à deux doigts, l'allure très nonchalante évoquant celle "d'une grande dame pénétrant dans un salon"(7). C'est un animal très rustique, se contentant de peu. Ils distinguaient deux races différentes par la laine ; l'une à poil très fourni, l'autre possédant moins de laine mais plus apte aux transports. La couleur du poil est très variable, blanc, noir, gris, tacheté, mélangé. Pour les sacrifices animaux, nous en parlerons plus loin, chaque couleur avait son importance, sa signification. Un lama noir n'était pas sacrifié aux mêmes occasions qu'un blanc ou un gris.

La viande du lama était appréciée, mais il était très rarement sacrifié dans ce seul but. De même, son lait n'a jamais été utilisé à d'autres fins qu'à nourrir les

petits lamas.

Le lama était, pour l'indien du Pérou, ce que le chameau était pour l'habitant des steppes d'Asie : un porteur de charge et un fournisseur de laine. Celle-ci, très grasse, grossière, "Navasca", était utilisée surtout pour confectionner de grosses couvertures, des cordages, des sacs, servant parfois aussi de combustible. La plus fine ou "Cumbi" servait pour la confection de vêtements. Les femmes à qui cette tâche était dévolue, teignaient la laine à l'aide d'herbes de diverses couleurs et chaque famille fabriquait les tissus dont elle avait besoin. Nous envisagerons le tissage de la laine de façon plus détaillée dans un chapitre ultérieur.

Mais le trait le plus important concernant le lama est son utilisation comme bête de somme. Nulle part ailleurs, que ce soit chez les Aztèques ou les Mayas, on ne retrouve l'existence et l'utilisation d'un animal porteur de charge. Il n'était guère utilisé comme bête de selle, bien que des céramiques mochica montrent des indiens chevauchant des lamas. En effet, c'est un animal capricieux "capable de bondir comme une biche affolée"(7). Il était très employé par contre pour les transports. Acosta décrit des convois comprenant trois cents, cinq cents, mille lamas chargés de maïs, coca, et surtout d'argent. Ce sont des animaux capables de s'adapter aux conditions les plus extrêmes. Très vigoureux dans les régions froides, ils se révélaient un peu moins résistants lors de la traversée

des llanos, mais accomplissaient tout de même leur tâche. Normalement, ils parcouraient des distances de 15 à 20 kilomètres par jour avec une charge représentant la moitié de leur poids. La charge était composée soit d'un gros sac posé transversalement sur le dos de l'animal, soit de chaque côté d'une sacoche de paille tressée, le tout avec un maximum de trente kilos.

De grands échanges commerciaux étaient ainsi possibles d'une région à l'autre, et en particulier des régions côtières au centre. Nous en terminerons avec le lama en écoutant Acosta raconter comment, pendant ces convoyages, de petits incidents arrivaient, dus au caractère capricieux de cet animal : "Quelquefois, les animaux se fâchent, fatigués de leur charge et se couchent avec, sans que l'on puisse les faire lever. A ce moment là, ils se laisseraient plutôt couper en mille morceaux plutôt que de bouger. Le seul recours qu'ont alors les indiens est de s'arrêter, s'asseoir à côté et de leur faire mille caresses jusqu'à ce qu'ils se calment et se lèvent. Il faut attendre deux ou trois heures afin que passe leur ennui" (1).

Nous ne quitterons pas cet animal sympathique sans apprécier cette phrase de Flora Tristan : "Seul animal qui, en se domestiquant, ne s'est pas avili, car il consent à être utile seulement lorsqu'on l'en prie et non lorsqu'on lui commande".

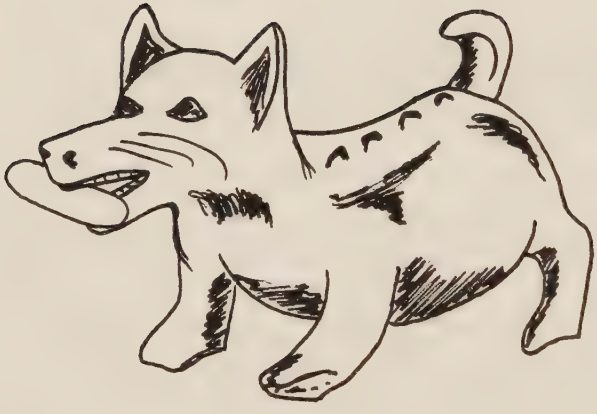
Comme autre animal domestique partageant couramment

la vie des Incas, nous trouvons le chien. Il est considéré comme animal de compagnie et utilisé assez souvent pour la chasse. Acosta : "Et sont les indiens si amis de ces petits chiens qu'ils épargneront leur manger pour le leur donner. Tellement que, quand ils voyagent ils les portent avec eux sur leurs épaules ou en leur sein"(1). Mais on n'a pas décrit d'élevage de "chiens de boucherie" comme dans les civilisations aztèques et mayas.
En effet, au Mexique et au Yucatan, chaque maison possédait dans sa cour, outre les dindons, de nombreux petits chiens.

A côté des chiens domestiques élevés pour la compagnie et l'agrément de l'homme, sa défense contre les animaux sauvages et la chasse, on trouve le chien d'élevage proprement dit. Il y avait plusieurs races de chiens, une seule était utilisée pour sa chair. C'était une race particulière, sans poil, que l'on engraissait pour la consommation. Dans certaines régions, la coutume voulait qu'on leur coupat les oreilles. Ces petits chiens dénudés et obèses ressemblaient plus, paraît-il, à de petits cochons qu'à de petits chiens.

Ces chiens sont à l'origine, très certainement, de la race Xoloizcuintle ou chien nu du Mexique. Le standard actuel le décrit ainsi : 30 à 50 cm au garrot, museau long, oreilles droites non coupées, peau lisse, chaude, couleur bronze foncé, gris ou noir.

Une autre race de chien est originaire du Mexique :



Chien Aztèque
(d'après une poterie pré-colombienne)

le Chihuahua. Les Toltèques possédaient son ancêtre : le "Teichichi", petit chien de forte ossature ayant un caractère particulier : la mutité. Le Chihuahua dériverait d'un croisement de ce Teichichi avec un chien nu d'Asie (Chinese crested dog).

Cet élevage est resté un élevage familial ayant pour but de fournir, pour les gens du peuple, de la matière grasse et de la viande de qualité rustique avec le moins de frais possibles. Ces animaux recevaient en ration des bouillies de farine de maïs plus tous les déchets et reliefs des repas familiaux. Sa chair était sans doute moins estimée que celle du dindon : "On plaçait en dessous, dans les plats, la viande de chien, et celle du dindon au-dessus, pour faire masse"(22). Quoi qu'il en soit, on élevait un grand nombre de ces animaux. L'usage s'en est perdu en raison de l'introduction du bétail européen et aussi parce que le chien, animal de sacrifice, donnait lieu à des cérémonies considérées comme païennes par les conquérants espagnols et les autorités espagnoles sont intervenues pour s'y opposer. Ne sont restés que les chiens de compagnie. Leur fidélité était fort appréciée, estimée et célébrée par des croyances supranaturelles dont nous reparlerons un peu plus loin.

A côté des chiens circulent dans la cour de ferme les dindons. Le dindon (Meleagnis gallopavo) est un animal originaire du Mexique où il a été domestiqué dès la plus haute antiquité. Les Espagnols lui ont souvent donné le nom de "poulet du pays". Une petite anecdote pour citer l'impor-

tance de ce volatile : les Mayas, avant la conquête espagnole, appelaient leur pays "le pays du dindon et du daim", équivalent du "pays où coule le lait et le miel" de la Bible. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'ils le nommèrent Yucatan. En effet, les Espagnols en débarquant demandaient dans leur langue "où sommes-nous" et les indiens répondaient "ci-ou-than", c'est-à-dire "nous ne comprenons pas"! L'appellation de Yucatan ne date que de cette époque. Mais revenons-en à notre dindon. C'était l'oiseau de basse-cour par excellence et chaque famille en avait un certain nombre dans son jardin, à côté de la maison. Les gens modestes n'en mangeaient qu'en de très rares circonstances.

En ce qui concerne son élevage, nous avons vu que chaque famille tenait à avoir à portée de la main quelques uns de ces volatiles, ce qui implique la culture d'un petit arpent de maïs. Il semble que ces grains constituaient la base principale de l'alimentation du dindon. Chaque famille se voyait attribuer à sa fondation et par l'autorité, une parcelle de terre cultivable. L'élevage de basse-cour était généralement l'occupation des femmes qui avaient également la charge d'aller vendre leur production au marché.

A côté de cet élevage familial, il existait des troupeaux collectifs de plus grande importance dans chaque village, dont l'exploitation par le travail de tous les citoyens était destinée d'une part à pourvoir au "traitement" du chef du village, d'autre part au tribut en nature à fournir aux autorités et enfin, à nourrir les troupes mili-

taires entretenues dans la ville ou le village.

Nous avons ainsi considéré les seules espèces animales domestiques connues. Cette pauvreté est assez étonnante. Le bétail européen aura élargi leurs possibilités en matière d'élevage.

Il nous reste à parler plus brièvement de la cochenille (Dactylopius cacti) et de l'apiculture.

L'apiculture était surtout importante parmi les peuples mayas. Acosta a cité la production de miel au Pérou, mais la décrit comme très imparfaite, rudimentaire et sauvage : "Il y a peu d'expériences d'apiculteurs, car les rayons de miel, là où il y en a, se trouvent sur les arbres ou sous la terre et non en ruche comme en Castille et les rayons de miel que j'ai vus dans la province de Charcas sont de couleur brûne avec peu de jus ... Ils disent que les abeilles sont aussi petites que des mouches et qu'elles essaiment sous la terre. Le miel est aigre et noir"(1). Chez les Mayas, par contre, l'apiculture était mieux connue et exploitée. Un commerce du miel était organisé jusqu'au Mexique à Tenochtitlan. Le miel y était considéré comme une denrée exotique de luxe et payé à prix d'or. Ce sont les indiens des basses terres du Yucatan qui élevaient les abeilles dans des arbres vieux. "Dans ce pays le miel abonde. On l'utilise pour les aliments et pour confectionner un genre d'hydromel fortement alcoolisé qu'on appelle balche"(7). Cette boisson était fabriquée

en mélangeant du miel fermenté à l'écorce de l'arbre "balche", d'où son appellation.

Le miel et la cire tenaient une grande place dans la vie des Mayas. Un dieu des abeilles existait d'ailleurs sous la forme d'une grosse abeille. Une fête lui était dédiée au cours du cinquième mois ou "Tzec". Tous les apiculteurs prenaient part aux festivités : il s'agissait d'honorer le dieu pour obtenir une bonne récolte de miel. Le dieu des abeilles était là aussi pour guérir les ailes et les pattes endommagées lorsque les hommes prenaient le miel à l'intérieur des ruches. On retrouve encore ici ce même respect de l'animal dont nous avons parlé plus haut à propos des chasseurs et des animaux sauvages.

Les indiens faisaient aussi l'élevage de la cochenille. C'est un insecte originaire du Mexique, élevé dans des plantations de Nopal, genre de cactus que l'on appelle vulgairement le figuier de Barbarie. Ces insectes écrasés donnent une riche teinture écarlate. C'est ainsi qu'ils la nommaient "Nocheztli", c'est-à-dire "sang de Nopal". Cette production de teinture carmin était réputée et a continué longtemps après la conquête espagnole.

Mis à part les animaux de "rente", pourrait-on dire, quelques autres étaient domestiqués pour la compagnie, tels que les perroquets, les singes, les tapirs, quelques petits félins ou tigrillos au Pérou. Il existe en Amérique du Sud quatre espèces de petits félins ; l'une d'entre

elles est plus facilement domestiquée : le Jaguarondi ou Felis eyra. Les animaux étaient toujours respectés et vénérés même, parfois.

On pourrait illustrer ce respect de la vie animale par la description du jardin zoologique de Motecuhzoma, empereur aztèque, description rédigée par Cortez, s'adressant à Charles Quint : "Là il y avait dix bassins où l'on entretenait des oiseaux aquatiques de toutes les espèces qui vivent dans ce pays et qui sont nombreuses et diverses ... Pour les oiseaux qui vivent au bord de la mer, il y avait des bassins d'eau salée et pour ceux des rivières, de l'eau douce ... Chaque espèce d'oiseaux reçoit une nourriture qui lui est propre et dont elle vit à l'état naturel ... Trois cents hommes étaient chargés de ces animaux et ne s'occupaient pas d'autre chose... D'autres hommes étaient exclusivement chargés de soigner les animaux malades ... L'empereur mexicain conservait aussi des oiseaux de proie ..., des pumas, des jaguars, des coyotes, des renards, des chats sauvages ...". Ce jardin était, paraît-il, d'une beauté extraordinaire, très bien entretenu. Motecuhzoma y passait des heures à admirer ces animaux s'ébattant dans un milieu recrée spécialement pour chaque espèce.

Le privilège de ce jardin était réservé à l'empereur et aux nobles les plus proches. Si nous voulions faire un parallèle avec l'Europe, du temps de la monarchie, seuls les rois avaient le loisir d'entretenir pour leur plaisir des animaux exotiques. Il a fallu attendre la révolution

française pour que le premier jardin zoologique français soit crée et ouvert à tous les citoyens.

Nous retrouvons à travers cet exemple un sens aigu de l'observation de la vie animale, de ses lois naturelles. Animaux domestiques, animaux sauvages, les peuples de la Nouvelle Amérique savaient en tirer parti tout en gardant présent au fond d'eux-mêmes un respect profond vis-à-vis de tout être vivant.

d) *L'Agriculture*

Parmi les techniques d'acquisition en rapport avec les animaux, il nous reste à parler, après la chasse, la pêche et l'élevage, de l'agriculture.

L'importance des animaux dans l'agriculture est assez minime. Les indiens ne connaissaient aucun animal de trait avant l'arrivée des Espagnols. "Il est vrai que les Mayas avaient domestiqué le dindon sauvage et élevé des essaims d'abeilles sauvages sans dards, dans des huttes de chaume, près de leurs habitations, mais n'eurent aucune bête de somme"(24).Nous avons vu d'autre part que même les indiens possédant le lama ne l'utilisaient pas non plus comme animal de trait. L'homme qui travaillait la terre n'avait aucune aide de cet ordre là.

Les rapports animaux-agriculture se résument à l'emploi des engrais animaux. Sur les plateaux, on utilisait les excréments humains et animaux, le lama en particulier

au Pérou, plus le guano transporté depuis la côte. Plus près de la mer, on employait, outre le guano, les têtes de certaines espèces de poisson.
Cieza de Leon : "Pour trouver l'humidité nécessaire, les indiens font des trous larges et profonds dans lesquels ils déposent des semences ... mais en aucune façon le grain ne saurait naître et murir s'ils ne déposaient avec chaque grain une ou deux têtes de sardines, de celles qu'ils prennent avec leurs filets dans la mer. Et ainsi en semant, ils les joignent au maïs dans le même trou" (tiré de LAVALLEE (11)).

Mais cet emploi restait limité aux peuples côtiers. L'usage du guano était plus général. La découverte de ses propriétés fertilisantes devait être décisive pour le développement des peuples côtiers, autant par l'usage qu'ils en faisaient eux-mêmes pour leurs cultures que par le commerce qui s'est établi autour. Des convois de lamas descendaient en effet des hauts plateaux pour revenir chargés de guano. Les Incas organisèrent de façon méthodique l'exploitation du guano en partageant les réserves des Iles Chincha, où se trouvent des montagnes de ces excréments, entre les provinces de l'empire. L'époque où il était possible d'envoyer les indiens en faire provision était bien spécifiée. Quiconque tuait les oiseaux ou les dérangeait au moment de la ponte était puni de mort.
Cieza de Leon : "On trouve aussi aux Indes des oiseaux qui ne servent à rien d'autre qu'à fournir des engrais ... Sur certaines îles et hauts fonds proches de la côte du Pérou, les sommets des montagnes paraissent si blancs que

l'on pourrait les croire couverts de neige ... Mais il ne s'agit en fait que des déjections des oiseaux marins qui y vivent continuellement ... Les indiens se rendent en bateau sur ces îles pour y aller chercher ces excréments... Ces déjections sont si fertiles et si profitables qu'elles permettent la récolte d'une grande quantité de fruits" (tiré de LAVALLEE (11)).

L'usage des engrais animaux ne semble pas avoir été pratiqué chez les Mayas et les Aztèques. De toutes façons, la bonne volonté des agriculteurs ne suffisait pas pour promettre une bonne récolte. Il fallait avoir l'assentiment des dieux. Dans toutes ces civilisations, on retrouve des rites particuliers, des offrandes, des figurines sont enterrées dans les champs pour la fertilité, pour que les pluies ne se fassent pas trop attendre, que le soleil dispense sa chaleur et que la terre nourricière se montre bienveillante. Il fallait concilier les divinités par des sacrifices et on estimait nécessaire simultanément d'écarter par certains procédés magiques les méchants démons qui produisaient la sécheresse et minaient les récoltes.

Huaman Poma, par exemple, rapporte qu'à l'occasion du labourage et des semailles de juillet et août au Pérou, il était habituel entre autres choses, de sacrifier cent lamas couleur de sang (bruns) et mille cobayes qui étaient brûlés sur la place publique. On célébrait ainsi le dieu du maïs, celui de la pluie. Mais nous verrons plus en détail les sacrifices animaux dans notre dernier chapitre.

2) Place des animaux dans les techniques de consommation

a) Alimentation

Nous allons essayer dans ce chapitre de montrer comment les indiens tiraient parti des animaux sauvages capturés ou des animaux domestiques, de donner l'utilisation qui était faite de leur viande, de leurs plumes ou de leur laine, de leurs os etc... Nous parlerons en premier lieu de l'alimentation.

La base essentielle de l'alimentation était le maïs : bouillies de maïs, galettes. Comme on a pu parler d'ailleurs de civilisation du blé en Occident et de celle du riz dans les pays orientaux, nous pouvons parler ici de civilisation du maïs. La "domestication du maïs" a permis le passage de la vie nomade à la vie sédentaire. Les cultures s'intensifiant, une base alimentaire est acquise. La survie du peuple étant assurée, les hommes peuvent se tourner alors vers l'art, l'architecture etc...
Les classes déshéritées devaient d'ailleurs s'en contenter la plupart du temps. En vue d'agrémenter les repas, une foule d'espèces animales servait de nourriture d'appoint. Les fruits de la chasse et de la pêche, les quelques animaux domestiques apportaient un petit complément de protéines animales aux plus pauvres et donnaient lieu à de somptueux banquets parmi les nobles. Le gibier était abondant : lapins, lièvres, chevreuils, pécaris, faisans, tourterelles, plus d'innombrables oiseaux aquatiques se posant en grand nombre sur les lagunes à certaines époques

de l'année. N'oublions pas le daim au pays maya, les tatous, les iguanes, lézards, cervidés et la liste demeure incomplète.

Les animaux domestiques tenaient aussi leur place. Au Mexique par exemple, on mangeait du dindon dans les maisons les plus riches, on se contentait de la viande de chiens dans les familles plus humbles. Au Pérou, le cobaye était dédaigné par les nobles au profit de viandes plus fines de vigogne, de lama.

Dans les régions marécageuses, les indiens consommaient aussi une grande variété de nourritures aquatiques : grenouilles, axolotl (variété de triton spéciale au Mexique, considérée comme une nourriture particulièrement délicate), têtards, crevettes, petites mouches d'eau, larves aquatiques, vers blancs, jusqu'aux oeufs qu'une mouche pondait en grande quantité sur la lagune et que l'on dégustait comme le caviar. Si tout ceci n'était qu'une nourriture d'appoint pour les classes les plus déshéritées, les riches seigneurs ne dédaignaient pas non plus les batraciens, certains reptiles, fourmis, ni les vers d'agave, grosses larves très appréciées fournissant encore de nos jours un mets délicat que l'on sert communément pour accompagner le guamacole, plat mexicain typique consistant en une épaisse purée de tomate, d'avocat et de piment.

Des analyses de laboratoire effectuées sur ces aliments démontrèrent que certains s'avéraient très riches

en protéines, vitamines, sels minéraux : l'"axayacatl", papillon des régions montagneuses et ses oeufs "ahuautli", les vers d'agave, l'iguane dont le goût rappelle celui des cuisses de grenouilles, ses oeufs, les tortues, les serpents ...

On consommait en plus les produits de la mer : poissons, crabes, coquillages, dans les régions côtières, mais aussi dans les régions centrales où ils étaient acheminés par courrier.

Tous ces aliments étaient cuisinés de différente manière. Les viandes étaient accommodées en bouillies relevées de divers aromates, ou bien simplement rôties sur la braise. Ils ne connaissaient ni les graisses, ni l'huile et ne faisaient jamais de friture. Les volailles, batraciens, poissons se faisaient en ragoût, toujours fortement assaisonnés. On fourrait des petits pains de maïs à l'aide de viande, d'escargots, de fruits. On servait des grenouilles à la sauce de piment, du poisson blanc avec du piment et des tomates, de l'axolotl avec du piment jaune, des poissons en sauce de graines de calebasse pilées, d'autres avec des fruits acides analogues à nos cerises.

Mais il faut garder présent à l'esprit qu'il existait un énorme écart entre le repas des nobles et celui des gens du peuple. Ceux-ci expédiaient rapidement et sans cérémonie une frugale collation à base de maïs, agrémentée de temps à autre d'un petit bout de viande, accompagné tout

autour du foyer. Les grands dîners étaient, par contre, tout à fait somptueux, composés d'une succession d'aliments les plus fins, les plus rares, le tout en quantité démesurée. On dit que pour Moctezuhma l'on préparait trois cents plats différents. L'empereur choisissait, mangeait et ordonnait ensuite à ses serviteurs de donner le restant à toute sa cour.

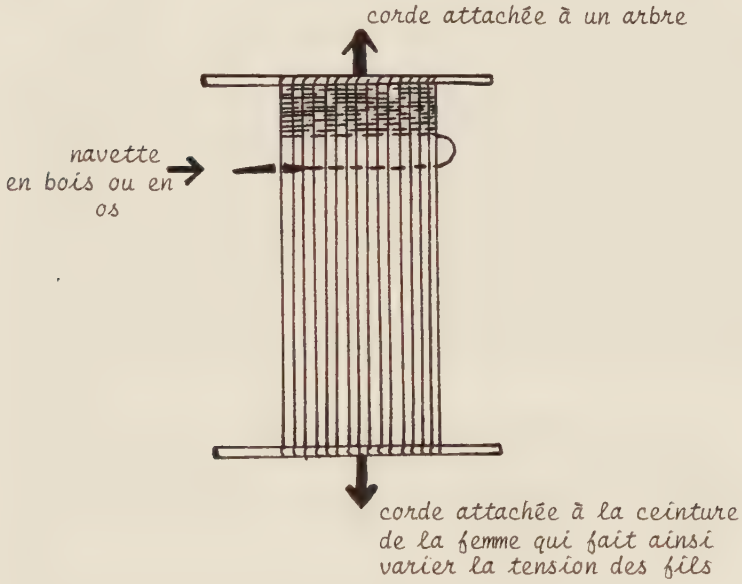
b) *Artisanat*

Outre la nourriture, les animaux apportaient aux indiens différentes ressources, en particulier la possibilité de se vêtir.

Nous parlerons en premier lieu du tissage de la laine, pratiqué seulement au Pérou.
La laine provenait, en effet, de quatre espèces animales n'existant ni au Mexique, ni au Yucatan : la vigogne (Lama vicogna), l'alpaca (Lama pacos), le lama (Lama glama) et le guanaco (Lama huanacus).
Dans chaque Ayllou, la laine ramassée collectivement est ensuite redistribuée selon les besoins de chaque famille, l'excédent étant acheminé jusqu'aux entrepôts officiels.

La laine constituait l'unique matière textile des Andes jusqu'à ce que les conquérants incas ouvrent les routes commerciales du coton, matière utilisée dans les autres pays. Le travail de la laine était dévolu aux femmes. Dès leur plus jeune âge, les petites filles apprenaient avec leur mère l'art de filer et de tisser. Dès

qu'elles avaient un moment de liberté, les femmes filaient une partie de leur provision de laine sur un fuseau de bois ou d'os taillé. Les métiers à tisser étaient de petites dimensions, tous conçus suivant le même principe et soit verticaux, soit horizontaux.



La laine est tissée soit à l'état naturel, la gamme de couleurs variant suivant les animaux, du beige très clair au brun foncé, soit après teinture à l'aide de colorants végétaux. On a pu retrouver différentes techniques de tissage, de broderie, diverses trames de tissus.
La laine de lama est rude et grasse, aux fils blancs et bruns. Elle servait à fabriquer des vêtements grossiers,

de grosses couvertures, des sacs d'emballage, des cordes et des harnais.
L'alpaca fournissait une laine moins grossière, blanche, parfois mêlée de gris ou de brun. On l'utilisait pour la confection de vêtements à cause de la finesse et de la longueur du poil.
Quant à la vigogne, "un animal délicat à la fourrure très épaisse", sa laine était d'une finesse telle, que seul l'Inca et ses intimes avaient le droit de porter des vêtements tissés dans cette matière soyeuse. Cette fabrication de tissus de luxe était assurée par les "femmes choisies". Elles seules avaient le droit de tisser les tuniques en vigogne de l'Inca, vêtement qu'il ne portait qu'une fois et qui était détruit ensuite par le feu. La laine est comme de la soie blanche très solide et les vêtements de vigogne sont frais et très agréables à porter pour la chaleur.

On distinguait ainsi trois qualités de tissu de laine : la plus ordinaire, awaka ; la plus belle, kumpi et enfin, le chusi, étoffe épaisse et lourde dont on fabriquait les tentures.

La fabrication des tissus était devenue si importante au temps des derniers Incas, que les dépôts publics regorgeaient de pièces d'étoffe.
Cet usage de la laine était inconnu des Mayas et des Aztèques qui portaient, eux, des vêtements de coton.
Le tissage de la laine reste pourtant une activité journalière et utilitaire. Beaucoup plus artistique est l'art du

tissage de la plume.

C'est, en effet, avec l'art des plumassiers que nous abordons l'artisanat proprement dit.
Les tisserands en plume, avec les joailliers, appartenaient à une caste à part, celle des artisans les plus prisés, car de leurs mains naissaient les ornements des nobles, des rois et des dieux. Ils occupaient une place très importante dans la société et jouissaient de la protection et de l'admiration des nobles. En particulier dans la société aztèque, les artisans, venus de Tula, ville située au Nord de Mexico, au passé glorieux, riche de traditions et de productions artistiques, furent intégrés dans la nouvelle société, mais en conservant leurs coutumes et caractères originels aussi jalousement qu'ils cultivèrent fidèlement leur art.
Dans les années précédant la conquête espagnole, ils formaient une classe sociale à part, dotée d'un statut spécial, célébrant leurs dieux propres par des rites particuliers. Les empereurs et les grands seigneurs faisaient grand cas de leur industrie et leur concédaient une situation privilégiée dont ils ne se servirent jamais pour s'incorporer plus étroitement à la société.
Enfin, ils avaient sur les négociants l'ascendant moral qui s'attache à l'"Homme de l'art" par opposition à celui qui, s'adonnant au mercantilisme, doit souvent avoir recours à l'hypocrisie, ne serait-ce que pour cacher ou excuser de trop éclatantes fortunes.

Mais revenons à cet art extraordinaire.
Il consistait en l'assemblage de plumes d'aigle et d'oiseaux tropicaux pour confectionner d'admirables mosaïques, revêtements de boucliers, manteaux, bannières, ornements de tête, panaches et insignes des guerriers et des grands.
Les plumes, matière première de ces ouvrages, étaient la base d'un commerce important. Outre les plumes ordinaires, noires, blanches ou grises de l'aigle, caille, canard et corneille, s'ajoutaient celles de faucon, épervier, vautour et toutes les plumes multicolores des oiseaux tropicaux que les négociants ramenaient de leurs voyages.
Les plus recherchées étaient les plumes de quetzal (Pharomacrus mocinno), d'un vert métallique très brillant, dont la valeur atteignait celle de l'or et du jade. Le quetzal vivait dans de rares régions, très élevées, en particulier dans les montagnes du Nord-Ouest du Guatemala et les parties adjacentes du Chiapas. Cet oiseau contribua à la richesse de ces régions.

La région centrale du Guatemala était riche également en oiseaux de toutes sortes, divers perroquets, dindons sauvages de l'espèce ocellée avec des plumes d'un vert de bronze et garnies d'yeux comme celles du paon, les toucans (genre Ramphastos), couroucous à la gorge rouge (Trogou harpactes ou Couroucou flamboyant), proches parents du quetzal. D'autres oiseaux étaient très appréciés pour leurs plumes : les oiseaux-mouches du Pérou, les plumes roses de la garça (aigrette g. egretta), les rouges brillantes de l'arara, les jaunes verts des jeunes perroquets, les dorées

des "tropiales" (troupiales à tête jaune : Agelaius icterocephalus) et les multicolores des colibris.

Les plumes précieuses, troquées dans les régions éloignées, étaient négociées sur les marchés des capitales. Une deuxième source était alimentée par le tribut que toutes les régions versaient à l'état, aussi bien chez les Aztèques que chez les Mayas et les Incas. La plus grande partie de ce tribut revenait au souverain ; le reste était partagé entre les nobles. Ceux-ci pouvaient alors donner la matière première aux plumassiers et leur commander des ornements dignes de leur rang.

BAUDIN raconte que certains indiens de la selve orientale du Pérou étaient si pauvres, si sauvages et si dépourvus de ressources, que leur seule contribution au tribut étaient les plumes de perroquets. Ils avaient un grand nombre de ces oiseaux domestiqués leur servant de chiens de garde, car à la moindre approche, ils se mettaient à jacasser et à pousser des cris stridents. Ces gens ramassaient et conservaient précieusement les plumes tombées à terre, leur seule richesse, leur permettant de s'acquitter du tribut.

W. VON HAGEN rapporte aussi qu'à Tenochtitlan, les oiseaux capturés étaient amenés vivants à la capitale et logés dans un endroit où leur milieu était recréé artificiellement. Des gardiens soignaient poules d'eau, hérons, aigrettes et d'autres espèces d'oiseaux terrestres enfer-

més dans des cages de six mètres sur trois. Les oiseaux se reproduisaient librement et au moment de la mue, les plumes étaient ramassées, triées et livrées aux tisserands.

La technique utilisée consistait à nouer la base des plumes dans les fibres d'une étoffe en cours de tissage. Les uns repliaient l'extrémité du tube corné de la hampe de manière à former une boucle que maintenait dans cette position un fil bien serré autour du col ; le même fil passant ensuite à l'intérieur de la boucle était alors incorporé à la trame du tissu.

Une autre méthode consistait à les coller avec un empois spécial. Les plumes étaient alignées horizontalement, sans intervalles, leurs rangées se chevauchaient les unes sur les autres, ne laissant entre elles aucun vide.

Les artistes ornaient ainsi les boucliers, disposant les plumes de manière à représenter des animaux ou des dessins géométriques ornementaux. Ils fabriquaient aussi des manteaux, des coiffes de guerriers, toutes sortes d'insignes somptueux portés sur la tête ou attachés au corps. Ils ornaient également les temples, les idoles, les futurs sacrifiés qui devenaient ainsi, sous leur panache, la représentation vivante des dieux eux-mêmes. Les manteaux décorés de plumes étaient, paraît-il, somptueux. Les chroniqueurs espagnols nous décrivent avec ad-

miration ces vêtements extraordinaires : "L'éclat, la splendeur, le chatoîement de ces vêtements de plumes étaient d'une beauté telle, qu'il est impossible de les décrire. Pour en donner une idée, il faut les montrer". (Barnabé Coco, tiré de HAGEN (7)).
"Ces tissus semblaient copier le plumage chatoyant des pays tropicaux".
Quelques motifs étaient assez courants : des coquillages stylisés, des poissons, des plumes, les taches des peaux de tigre et de serpent, des lapins, des papillons.

Nous terminerons par une citation de José de Acosta (1), laissant bien transparaître son admiration : "Dans la Nouvelle Espagne existe une multitude d'oiseaux aux plumes admirables, d'une finesse que l'on ne trouve pas en Europe ; comme on peut le voir sur les images de plumes rapportées de là-bas. Celles-ci sont avec raison estimées et admirées. Il est extraordinaire qu'à partir de plumes d'oiseaux, l'on puisse élaborer des choses si délicates, aux couleurs inimitables en peinture et possédant des reflets si beaux, gais et vivants qu'ils charment admirablement".

Nous avons vu l'utilisation de la laine, des plumes, dans la fabrication des vêtements. La fourrure, la peau tannée des animaux tués servaient aussi à se vêtir. Au Nord de Mexico où il n'existait pas de grands animaux à fourrure, les indiens utilisaient les peaux de lapins cousues l'une à l'autre pour confectionner manteaux, tuniques.

Certaines étoffes provenaient aussi du tissage des poils de lapin. On tannait également la dépouille des grands félins, rapaces, renards. Les guerriers aztèques empruntaient aux animaux sauvages leur peau pour rendre leur apparence plus redoutable, afin de terroriser l'adversaire, mais aussi pour donner à celui qui les portait la force et la valeur de l'animal. Ainsi se distinguaient deux groupes de valeureux guerriers : les guerriers jaguar et les guerriers aigles, formant une troupe d'élite. Le vêtement pour les Jaguars était fait dans la peau de l'animal et pour les Aigles, les plumes étaient fixées sur une trame de coton. On les appelait "ehuatl", car ils couvraient tout le corps du guerrier. Sur la tête, le masque de l'animal, tanné, à l'intérieur duquel apparaissait le visage du guerrier. C'était soit un aigle, soit un jaguar, mais quelquefois aussi un coyote, le tout orné de plumes, d'or. On retrouve d'ailleurs au Pérou ces coiffures extraordinaires.

Le cuir, plus solide, plus épais, servait à la fabrication des chaussures, sortes de sandales à lanière maintenant bien le pied.

Enfin, par dessus tous ces vêtements venaient les ornements divers, bijoux, boucles d'oreilles, colliers ... Les griffes et les dents des animaux sauvages suspendus autour du cou montraient les hommes valeureux. Les os sculptés, plus rares, servaient aussi d'ornements. La sculpture sur coquillages procurait boucles d'oreilles, grains et pendentifs, incrustations et ornement pour vê-

tements. La coquille épineuse du Spondyle (Spondylus gaederopus), provenant du Pacifique, était très recherchée et les grains qu'on y taillait, en prenant soin de montrer la couleur rose, servaient de bijoux mais aussi de monnaie. Les coquille Oliva, (mollusque gastéropode prosobranche (Monotocardes)) sont fréquemment retrouvées dans les sépultures. Le sommet en spirale est coupé et elles sont percées pour pouvoir être suspendues. On les attachait aux vêtements pour qu'elles s'entrechoquent à chaque mouvement en produisant des sons variés.

La plupart des bijoux et ornements étaient toute - fois dus au travail de l'or, du jade, de l'argent (appelé "larmes de lunes" chez les Incas) par les joailliers et les orfèvres. La description de cet art ne rentre pas dans le cadre de notre sujet, mais l'on peut dire que généralement ces objets représentaient des animaux : tortues, oiseaux, poissons, crustacés, lézards, grenouilles etc ... Dans l'art pré-colombien, d'ailleurs, beaucoup de motifs décoratifs sont le fruit de l'observation des animaux.

c) *Objets divers*

Une foule d'autres objets avaient aussi une origine animale, en particulier, les instruments de musique. Il en existait de différentes formes, pratiquement identiques d'ailleurs au Mexique, au Yucatan et au Pérou. Les Indiens possédaient des flûtes droites en os de félins ou de cervidés (quenas des Péruviens). Les conques ou co-

quilles de Strombe (Strombus gigas) étaient transformées en trompettes en perforant le coquillage à l'extrémité. On trouve ces coquilles utilisées de nos jours sous le nom de Pututu dans la région de Cuzco. C'était un privilège réservé aux notables d'animer les fêtes et cérémonies religieuses en jouant de la conque. Leur son puissant était sensé appeler les dieux sur terre.
D'autres petits coquillages accrochés ensemble faisaient office de grelots.
Les mélodies émanant de ces instruments (flûtes, conques) étaient rythmées, scandées par des tambours : creusés dans le bois, ils étaient garnis d'une peau tendue à la partie supérieure ; la peau utilisée était celle d'un cerf ou d'un chevreuil au Mexique et au Guatemala, plus fréquemment celle d'un lama ou d'un tapir au Pérou. La caisse était finement sculptée, le plus souvent avec des animaux accroupis : coyote, crocodile, un jaguar tapi, prêt à bondir la gueule ouverte, un singe assis ...

D'autres instruments de percussion étaient tirés des carapaces de tortues.
Tout ceci formait une sorte d'orchestre destiné aux fêtes religieuses et à encourager les guerriers au coeur de la bataille. L'effet d'un choeur de conques, au son monotone et puissant devait être stimulant !!!

Les guerriers partaient au combat armés de lames à pointe d'obsidienne, de frondes en cuir, de massues. Des lanières de cuir fixaient la pierre au manche de la massue.

Le cuir en séchant se rétrécissait, donnant ainsi la solidité à l'instrument. Le cuir entrait aussi dans la confection des boucliers, tendu sur une armature de bois. Ceux-ci étaient ensuite décorés de plumes multicolores, formant de magnifiques mosaïques.
Une autre arme extraordinaire était employée au pays maya : la bombe à frelons. On projetait des nids de frelons sur les ennemis. Mais nous ignorons par quelle méthode on parvenait à garder les insectes dans ces nids avant l'usage. Le danger d'une "explosion" prématurée, en effet, devait être considérable !!!

On a retrouvé également de nombreux petits objets utilitaires ayant une origine animale : aiguilles et poinçons taillés dans la corne, fuseaux en os etc ...

d) Médecine - Magie

Il nous reste enfin à étudier l'importance des animaux dans la magie et la médecine. Les deux notions étant d'ailleurs assez peu distinctes.

Le rôle des devins et des sorciers était considérable. On peut dire que tous les citoyens étaient soumis aux effets de leur science, sinon à leur pouvoir. Ces derniers relevaient souvent de la magie noire. Le but en était toujours de tirer le maximum de profits matériels. On attribuait leur pouvoir à la faculté qu'ils avaient de se transformer en animaux, de correspondre avec eux et "ils connaissaient les paroles magiques qui ensorcèlent les femmes et inclinent leur coeur comme ils le veulent".

Leurs actes étaient toujours brutaux et répréhensibles. Aussi ces sorciers étaient-ils sévèrement condamnés par l'opinion. Si on les démasquait, ils étaient sacrifiés par extirpation du coeur ou pendus.

Dans cet univers de sorcellerie, où le défaut de connaissances favorise l'exploitation de la crédulité populaire, à côté des pouvoirs maléfiques attribués à certains animaux, on reconnaissait à certains d'entre eux des propriétés bienfaisantes, et cela en dehors de toute intention magique. Ainsi on administrait du bouillon de charognard ou de jeune condor contre la folie, la chair d'oiseau-mouche pour l'épilepsie, la graisse de cobaye pour faire mûrir des abcès, la chair de poisson-chat pour résorber les tumeurs. Certains insectes appelés chuquichuqui réduits en bouillie faisaient disparaître les verrues, la chair de grenouille faisait baisser la fièvre, celle de l'iguane avait comme propriété de dissoudre les calculs rénaux. Les sages-femmes avaient recours à une préparation à base de queue de sarigue (plus connue sous le nom d'opossum : Didelphis marsupialis, Marmosa mitis ...) lorsque la parturiente avait un travail trop difficile. On attribuait à cette boisson macérée le propriété de provoquer un accouchement rapide et même brutal. "La queue de ce petit animal est très médicinale. Les femmes en travail qui en boivent un peu accouchent aussitôt... Quiconque mange les os ou la queue de la sarigue, même si c'est un chien ou un chat, rejette aussitôt tous ses intestins" (tiré de SOUSTELLE (19)).

Un autre animal était réputé pour ses propriétés médicinales : la vigogne. La chair sanguinolente appliquée sur les yeux irrités, enflammés, calme la douleur. Porter des vêtements en laine de vigogne apaise les inflammations des reins.

Dans le domaine de la chirurgie, pour suturer les plaies, l'opérateur applique des fourmis qui pincent les deux lèvres de la plaie. Puis il leur coupe la tête. Les mandibules restent serrés et maintiennent la plaie fermée.

Nous avons pu trouver, d'autre part, dans le traité d'Acosta "Historia natural y moral des las indias"(1) tout un passage concernant les pierres bezoard. Ces pierres si mystérieuses pour les indiens, nous les connaissons bien chez nos ruminants domestiques. Au Pérou, les indiens les recueillaient sur les lamas, vigognes, alpacas. La taille en était variable, allant de la noisette à l'orange, de forme ronde, ovale ou plate, de couleur noire, grise, blanche ou verdâtre. La structure interne est, nous le savons, une succession de couches concentriques. Ces pierres bezoard étaient différentes suivant les espèces. Celles des guanacos, alpacas sont petites et noires. Celles des vigognes, plus grosses, grises, blanches ou verdâtres sont meilleures que les précédentes, mais les plus recherchées sont celles des vigognes, blanches, à couches épaisses.
"On les trouve aussi bien chez les mâles que chez les femelles. Tous les animaux qui en ont ruminent et vivent entre la neige et la puna".

Les indiens, tirant leur savoir de leurs ancêtres, affirment que dans certaines régions du Pérou, l'on trouve beaucoup d'herbes et d'animaux vénéneux qui empoisonnent l'eau et le bétail qui la boit ou les mange. Et parmi ces herbes, il y en a que les vigognes, lamas ... mangent pas instinct naturel et qui les préservent de cet empoisonnement. C'est de là que la pierre bezoard tire son efficacité contre les empoisonnements humains. Elle était aussi utilisée pour la mélancolie et les maux de coeur, pour les fièvres de pestes et autres maux. Elle s'utilise moulue et mêlée à un liquide variable suivant le mal à traiter : vin, vinaigre, eau de fleur d'oranger.

Nous avons pu ainsi retrouver quelques "recettes" médicinales. Les soins à base de végétaux ou d'animaux restent très importants de nos jours chez les indiens continuant à vivre à la manière de leurs ancêtres. Hélas, nous n'avons pu trouver aucun détail concernant la médecine vétérinaire. Nous pouvons supposer qu'ils prodiguaient quelques soins aux animaux par analogie avec l'homme.

-=-

Chapitre II

LES RAPPORTS SPIRITUELS HOMMES-ANIMAUX

1) *Le symbolisme animal*

D'après KRICKEBERG, c'est dans la croyance de l'âme ombre et de sa perte lors de la maladie et de la mort que prend racine l'idée très répandue dans l'Amérique ancienne d'un "alter ego" sous forme d'un animal qui, en tant qu'esprit protecteur et compagnon, était très intimement lié à l'homme.

Les dieux ont eux aussi leur alter ego que l'art de ces peuples s'est par conséquent souvent efforcé de représenter.

Dans les époques pré-classiques,notamment en Colombie et au Nicaragua, l'animal double était carrément perché sur le dos du dieu ou de l'être humain. Dans les civilisations qui nous intéressent, le dieu ou l'homme porte les attributs de son animal double : la tête de l'animal portée sur sa propre tête, ou bien apparaissant au fond de sa gueule, sa peau lui enveloppe le corps.

Parmi ces animaux, s'attachait aux oiseaux un sens symbolique de supériorité, suprématie accordée aux êtres pouvant voler sur tous les êtres rampants de cette terre. Les oiseaux sont symboles de force, pouvoir, rapidité. La rapidité du vol faisait l'admiration des indiens. Ainsi en quetchua "huaman" signifie faucon mais aussi vitesse et, dérivé de huaman, "huaminca" veut dire courageux, vétéran, capitaine. La vitesse est une des qualités du guerrier fantassin. Nous verrons d'ailleurs que les oiseaux, essentiel-

lement l'aigle, le faucon, sont des emblèmes guerriers. Nous pourrions illustrer ceci par la description d'une épreuve infligée aux jeunes gens de l'élite Inca. Ces jeunes, avant d'être nommés hommes et guerriers, devaient subir un examen : "houaracou", dont l'une des épreuves était la course. Or, nous l'avons vu, vitesse, course, qualité militaire prennent des significations voisines. On a donc une hiérarchie parmi les animaux, de l'oiseau de proie au sommet jusqu'au crapaud au bas de l'échelle. Le jour de la course, ces conceptions se trouvent matérialisées. Les organisateurs déposent en haut de la colline de Houanacouri, point d'arrivée, une série de représentations grossières de différents animaux taillées dans le sel : faucon, aigle, vautour, canard sauvage, colibri, vigogne, renard, serpent, crapaud. Les concurrents s'emparent des bêtes symboliques au fur et à mesure de leur arrivée. Chacun portait ainsi le témoignage de sa force ou de sa faiblesse.

Si le faucon est l'oiseau le plus vénéré des Incas, l'aigle est, chez les Aztèques, le prince des oiseaux par sa puissance et par sa taille. Dans le langage imagé et symbolique de ces indiens, le signe représentatif de l'aigle est souvent identifié à celui du soleil dont ils étaient les adorateurs. Cette déification recouvrait par conséquent l'empereur dont le siège de cérémonie était une hutte couverte de plumes d'aigles, le grand seigneur et le valeureux guerrier coiffés de la tête et des plumes d'aigles, enfin le guerrier tombé au combat ou fait prisonnier et sacrifié aux dieux, assuré de devenir par la mort

Guerrier Aztèque

tiré de PETERSON (16) "Le Mexique Pré-colombien"

"un des compagnons de l'aigle, un de ceux qui accompagnent le soleil de l'orient au zénith, en un cortège éblouissant de lumière, éclatant de joie"(16).

La guerre était une des principales occupations de ces peuples. D'une part, le problème économique d'expansion démographique et territoriale, d'autre part, les exigences absolues de leurs dieux innombrables poussaient les peuples à faire la guerre soit pour servir leur pays, soit pour servir leurs dieux. Le but en était de faire des prisonniers, le combattant obtenait alors honneurs et titres et les prisonniers étaient destinés aux sacrifices pour alimenter de leurs coeurs et de leur sang les dieux, au cours des cérémonies fort nombreuses qui leur étaient consacrées.

Par cette mort tragique, les combattants malheureux rejoignaient le sort glorieux des guerriers morts au combat. Ils devenaient les compagnons de l'aigle et accompagnaient le soleil du lever à midi. Puis, au bout de quatre années, ils se réincarnaient dans le corps agile et léger d'un colibri.

Le plus grand des dieux guerriers aztèques prend d'ailleurs le masque du colibri : Huitzilopochtli ou "colibri du sud". La légende raconte que le colibri passait l'hiver collé comme un fruit sec sur les arbres et se réveillait pour une nouvelle vie au printemps. Les indiens Coras du Nord-Ouest de Mexico croient encore à l'heure ac-

tuelle que cet oiseau amène avec lui la chaleur du soleil. Huitzilopochtli est assimilé au dieu du soleil, non seulement à cause du colibri, mais aussi à cause de sa nature guerrière, car le soleil est également un guerrier qui, à son lever, chasse du ciel la lune et les étoiles. L'arme dont il se sert est le "serpent de turquoise", identifié au feu et aux rayons solaires. Parmi les quelques images de Huitzilopochtli que nous possédons, celui-ci a beaucoup de traits communs avec Tezcatlipoca, sauf la tête de colibri qu'il porte comme masque. Ces deux dieux sont jeunes et guerriers mais sont opposés par quelques aspects. Huitzilopochtli incarne le jeune soleil, le ciel diurne, le printemps et le Sud, tandis que Tezcatlipoca représente les étoiles, le ciel nocturne, l'hiver et le Nord. Ainsi, la peinture faciale d'Huitzilopochtli est bleue tandis que Tezcatlipoca est noire rayée de jaune ; l'emblème du premier est le colibri, être solaire, celle du second est le jaguar avec sa fourrure rappelant le ciel étoilé.

Existaient donc deux grandes confréries de guerriers : les "chevaliers aigles" d'Huitzilopochtli et les "chevaliers jaguars" de Tezcatlipoca. Ces deux animaux étaient considérés comme les plus féroces, les plus forts et les plus courageux du Mexique, représentants dans la cosmogonie des dieux du ciel et de la terre, de la lumière et de l'obscurité, du soleil et du ciel étoilé de la nuit.

Déjà chez les Toltèques, le jaguar et l'aigle étaient des symboles guerriers. On les trouve représentés sur des

monuments, à côté l'un de l'autre, tenant des coeurs humains dans leurs griffes.
Chez les Aztèques, ces guerriers formaient une troupe d'élite. Les casques en forme de tête d'animaux et les costumes étaient sensés leur donner l'apparence véridique de ces animaux. Ces parures étaient destinées non seulement à effrayer l'ennemi, mais à remplir le guerrier lui-même de la force de l'animal intéressé.

Nous avons vu le jaguar en tant que totem guerrier. Il était symbole de puissance et de domination. Dans l'art décoratif Inca, le dieu créateur Viracocha est fréquemment associé à cet animal, le plus grand et le plus fort du Pérou. Prenons la représentation de Pachacamac (Viracocha) sur la porte du soleil de Tihuanaco : bien qu'ayant la forme générale d'un être humain, il possède la tête d'un jaguar stylisé. Les ornements formant un nimbe autour de sa tête et parant son corps se terminent par des têtes de puma et de condor (puma est la désignation de jaguar en Quetchua). Les Péruviens de l'époque Inca comparaient d'ailleurs leur ville à cet animal sacré qu'ils adoraient. "La ville entre les ruisseaux était le corps, le Vilcamayu en constituait la queue et la forteresse de Sacshuaman à l'autre bout représentait la tête"(8).

Si le jaguar était vénéré au Pérou, il l'était aussi par les peuples de l'Amérique Centrale. Il était représenté sous toutes sortes de formes : haches rituelles, autels en forme de jaguar ; les dents, les mouchetures,

JAGUAR

SCULPTURES ORIGINAIRES DE TULA
tirê de PETERSON (16) "Le Mexique Prê-colombien"

AIGLE

les griffes sont représentées sur les poteries, les pendants d'oreille et les masques ; des incisives de jaguar sont ciselées dans le jade, des têtes humaines sont marquées de tatouage de jaguar ; on nous montre des hommes vêtus de peaux de jaguar etc. En Amérique Centrale, le jaguar était associé au dieu de la pluie et de la fertilité (Tlaloc). Un des aspect du Tlaloc est celui du dieu de la terre qui habite dans les cavernes et les montagnes et possède "le coeur du pays". Le jaguar est ainsi symbole de la puissance régnant sur le coeur du pays. On trouve des mâchoires de jaguar dans les tombes mayas, des trônes le représentant. Les prêtres et les chefs mayas sont ornés de coiffures figurant un jaguar et les traits du félin marquent le visage des dieux et des hommes.

Nous avons vu le jaguar guerrier, le jaguar dieu de la terre des Mayas, analogue du Tepeyollotl des Aztèques. Reste à noter la relation existant aussi entre le jaguar et la lune. On trouve surtout cette notion au Pérou. Dans le Mexique ancien, on trouve aussi une relation mais plus vague : le jaguar était lié au ciel dans son ensemble, les mouchetures de son pelage rappelant la voûte céleste, plutôt qu'à la lune en particulier. Chez les Aztèques, l'animal lunaire n'a plus aucun rapport avec notre grand félin, puisque l'habitant de la lune est censé être le lapin.

A l'époque Inca, où les éclipses du soleil et de la

lune étaient des événements redoutés, on croyait qu'elles étaient dues à un puma menaçant d'engloutir la lune. On tentait alors de faire fuir l'animal en faisant du bruit et en battant des chiens pour les faire hurler.

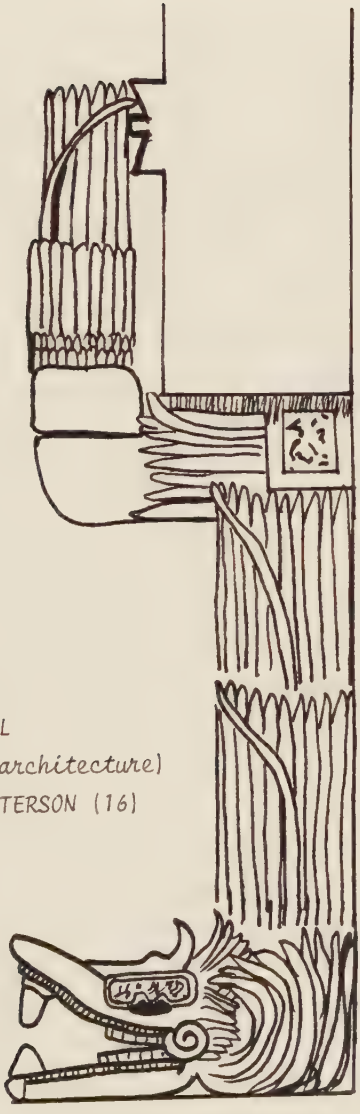
Le troisième animal très important dans la mythologie des indiens est le serpent. En général, le serpent est associé à tout ce qui représente l'eau : la pluie, la mer, les éclairs, le vent (qui prépare le ciel à la pluie), la fécondation et la fertilité de la terre.

Les serpents mythiques apparaissent dans la religion de plusieurs peuples. Le plus populaire en est le serpent à plumes, surtout chez les Aztèques, mais aussi chez les Toltèques et les Mayas. "Quetzacoatl" signifie, de même que "Kukulcan" au Yucatan et "K'ucumatz" au Guatemala : "serpent couvert de plumes vertes de Quetzal". C'est un être fabuleux associant à son corps de serpent, les griffes et la gueule d'un dragon et les plumes du perroquet Quetzal. Ses attributs étaient aussi variés, nombreux et mystérieux que les éléments composant son corps. De ce dieu dépendaient tous les intérêts humains. Il était associé à l'eau, à la végétation produite par la pluie, aux vents, au ciel et aux points cardinaux, à l'Ouest et à l'étoile du matin. Il symbolise la lumière, la vie, le mouvement. C'est probablement à l'eau sous ses divers aspects qu'il a été associé originellement. Il personnifierait l'ondulation de l'eau sous le vent qu'évoquerait à la fois les plumes et les mouvements du serpent, c'est-à-

dire le mouvement originel et le vent, le souffle et la vie.

Dans la culture de Teotihuacan, il était en relation étroite avec le dieu de la pluie qui occupait le sommet du Panthéon de cet antique centre culturel. Les Mayas disaient que K'ucumatz était "le coeur (principe vital) de la mer" et au Chiapas Kukulcan était "le serpent qui nage dans l'eau". Les Zapotèques devaient avoir un concept semblable, car le dieu Xipe, originaire de leur religion, a comme symbole le serpent à plumes pour représenter la végétation nouvelle. Quetzacoatl avait une relation aussi avec Ehecatl, le dieu du vent, surtout par le fait que le vent d'Est, au passage sur la meseta centrale créait des tourbillons à l'allure spirale du serpent.

En dehors du serpent à plumes, les Aztèques et certains peuples d'Amérique centrale croyaient à l'existence d'un "serpent de nuage" Mixcoatl, d'un serpent représenté avec des pointes et des becs "le serpent d'obsidienne" Itzcoatl qui incarnait la foudre, la lumière. Les Aztèques considéraient Mixcoatl comme dieu des chasseurs nomades du Nord, comme dieu des étoiles du Nord. De là naquirent des associations avec le feu (étoile polaire), avec les guerriers morts ou sacrifiés associés aux étoiles. Ainsi Mixcoatl avait comme autre emblème le cerf, animal des dieux du feu, et portait une boucle d'oreille en forme de sabot de cerf associé à deux plumes d'aigles.



QUETZACOATL
(détail d'architecture)
tiré de PETERSON (16)

L'emblème du serpent s'appliquait aussi aux dieux de la terre. Telle Cihuacoatl "serpent femelle", déesse du part, de la protection des enfants. Par extension, elle représentait aussi la guerrière divine, car la naissance d'un enfant équivalait à la capture d'un prisonnier de guerre. Aussi l'appelaient-ils "femme-aigle".

Une figure particulière de la déesse de la terre était pour les Aztèques "Coatlicue" mère d'Huitzilopochtli, la "déesse à jupe de serpent". Alors que Cihuacoatl représente la force vitale, Coatlicue a une nature mortifère, car la terre est aussi un démon insatiable qui dévore tout ce qui vit. Nous trouvons une description de VAILLANT (22) à propos de cette déesse : "certains de ces dieux fantastiques apparaissent à nos yeux horribles et abstraits : telle Coatlicue, la "dame à la jupe de serpent", mère d'Huitzilopochtli dont l'image en pierre devait exprimer la puissance et la terrifiante atrocité. La grande effigie qui en existe à Mexico, semble un concentré dynamique de toutes les horreurs du monde avec sa double tête de reptile, son collier de mains et de coeurs, ses pieds et ses mains armés de terribles griffes, et sa jupe tissée de serpents entrelacés". Cette déesse représente l'aspect destructeur de la terre, qui engloutit tous les êtres vivants à leur mort et tous les astres à leur déclin.

Dans la religion Maya, on est amené également à constater l'origine reptilienne des divinités de la pluie et de la terre. Les représentations de serpents et de croco-

diles, fondus les uns aux autres, et d'une conception fantastique, parfois mêlées à des traits humains, distinguaient ces dieux. Tel Itzamma représenté par quatre monstres célestes ; quatre, car dans la religion maya, on comptait toujours quatre dieux, un pour chaque région du monde : Est, Ouest, Nord, Sud, avec fusion mystique en un seul. Mais revenons à notre Itzamma. Ils étaient représentés comme des alligators ou des lézards à deux têtes, ou bien comme des serpents à deux têtes. La présence de ces double visages est fréquente dans les représentations mayas. Les Itzammas sont les dieux de la pluie, partageant leurs pouvoirs avec les quatre Chac qui émettent la pluie en renversant des calebasses d'eau. Chac est en relation étroite avec le serpent. Il en tient un dans sa main produisant les éclairs et chevauche souvent un serpent, debout ou assis, possédant la tête du dieu du vent qui "balaie la voie du dieu de la pluie". Ces Chacs ont des petits serviteurs sur terre : les petites grenouilles appelées "uo" dont les coassements annoncent la pluie ; ce sont leurs serviteurs et leurs musiciens.

Le serpent à plumes a eu une importance beaucoup moindre chez les Mayas qu'au Mexique. Il était fréquemment représenté un peu après l'envahissement par les Mexicains. THOMPSON : "Les envahisseurs mexicains introduisirent de nouveaux cultes dont le plus important fut l'adoration de Quetzacoatl-Kukulcan, le serpent à plumes. On le voit partout sur ces nouveaux édifices, le corps emplumé se terminant par une tête de grosseur exagérée, la gueule ouverte,

prête à mordre, avec à la queue, les crécelles du serpent à sonnette. Le serpent à plumes rampe sur les bas reliefs au centre de rangées de guerriers qui lui rendent hommage, il descend le long des balustrades qui flanquent les escaliers, il se dresse derrière les guerriers ou les prêtres qui procèdent à des sacrifices humains ; la tête sur le sol et la queue dressée, il sert de colonne dans les entrées triple ; par paire, ils se font face à travers la corniche des autels, ou bien de façon plus aimable, ils s'entrelacent pour former des Guillochis"(21).

Plus purement maya était le symbole du "dragon qui a une tête à chaque bout", dont le corps se termine à une extrémité par une tête vivante et à l'autre par une tête morte, tel un reptile monstrueux à la gueule largement ouverte. La gueule de la tête vivante représente la porte du ciel à l'Est du monde par laquelle montent les astres, et celle de la tête morte, la porte de l'Ouest par laquelle ils se couchent. Le corps du dragon représente ainsi la voûte céleste et préside à la fécondité de la terre, toujours par l'intermédiaire de la pluie.

Nous avons vu tout au long de cet exposé que le symbolisme principal accordé au serpent est la pluie, l'eau, la fécondation de la terre, la puissance. Nous pourrions faire les mêmes remarques dans la religion Inca où le symbolisme du serpent est sensiblement le même.

Ainsi, nous avons étudié les animaux les plus repré-

tés dans la mythologie de ces indiens : les grands rapaces, le jaguar et le serpent. A côté de cela, une multitude d'animaux sont représentés, prenant des significations plus ou moins claires : insectes, poissons, mammifères, batraciens, coquillages. Nous prendrons en exemple quelques-uns de ces animaux.

Nous avons noté plus haut l'association grenouille-eau,pluie. Le crapaud, par contre, était un symbole de la terre et associé à différents mythes concernant sa création. Pour les Aztèques, par exemple, la terre était primitivement un immense crapaud que Tezcatlipoca et Quetzacoatl firent descendre du ciel. Des parties de son corps, ils firent montagnes et vallées, rivières, animaux et plantes. Le crapaud est le seigneur de la terre, tel Tlaltecuhtl, dépeint comme un monstre mâle d'aspect terrifiant, participant du crapaud et de l'alligator, sa gueule largement ouverte engloutissant le soleil à son coucher.

Le chien, lui, occupait une situation à part. Sa divination était en relation avec une pratique du culte. Nous avons vu précédemment le destin glorieux accordé aux guerriers morts au combat, aux prisonniers sacrifiés et aux femmes mortes en couches. Pour les morts ordinaires, ce n'était pas aussi facile. Leur survie présentait les mêmes embûches que leur existence humaine, car ils devaient parvenir jusqu'à leur enfer au Mictlan, après avoir surmonté de dures épreuves. Pour ce, les Aztèques avaient coutume d'accompagner leurs morts d'un chien au pelage jaunâtre

ou rougeâtre, après l'avoir tué d'une flèche dans le cou. Il devait aider le mort à parcourir les neuf courants, c'est-à-dire les neuf enfers successifs jusqu'au monde des morts. Ce voyage devait durer quatre années.

Le soleil avait besoin aussi d'un compagnon semblable à son coucher. Ainsi naquit le dieu Xolotl à tête de chien. Nous pouvons noter qu'une pratique comparable avait cours chez les Incas. Le mort était toujours enterré avec son chien, ses instruments de travail et parfois même ses serviteurs et ses proches pour ne pas être seul lors de son voyage.

Parmi les animaux symbolisant les jeux, les amusements, nous trouvons tout d'abord le singe, démon appartenant aux dieux de la danse et le lapin chez les Aztèques. Les dieux du pulque, boisson alcoolisée, étaient dénommés "Centzon totochin", c'est-à-dire "400 lapins", faisant allusion à l'animal qu'ils croyaient voir dans la lune. Le chef de ces dieux s'appelle "deux lapins". Quatre cents lapins est synonyme de l'ivresse totale, alors que quinze ou vingt évoqueraient seulement une gaîté communicative.

Un autre dieu associé aux plaisirs de la vie est Xochipilli. Son masque est celui de "Coxcoxtli", espèce de perdrix caractérisée par une huppe sur la tête et par le fait qu'elle est le premier oiseau à chanter dès que pointe l'aube. A l'origine, il était vénéré comme dieu du soleil matinal. Il fut ensuite adoré comme dieu des dan-

seurs, musiciens et joueurs, joyeux adeptes des nuits de fête se terminant au petit matin.

Ainsi, dans beaucoup de cas, la relation existant entre l'animal et sa signification divine est assez facile à mettre en évidence. On célèbre soit la beauté de l'animal, soit ses capacités, sa ressemblance avec des phénomènes naturels, sa fidélité, son mode de vie particulier... Pour d'autres, la relation à établir est beaucoup plus obscure. Prenons par exemple le papillon ; il est associé à tout ce qui relève du feu, des flammes, de la lumière. Peut-être est-ce à cause de sa légèreté ? Il n'en reste pas moins que tout ceci représente pour nous un monde fantastique et attirant.

2) *Sacrifices animaux*

Le culte de tous ces dieux comportait une multitude d'actes cérémoniels, offrandes, sacrifices visant à entretenir le bien-être des dieux pour que ceux-ci en retour prodiguent aux hommes bienfaits et profits. Les offrandes étaient variables suivant les habitudes des régions, suivant les dieux.

Mis à part les poteries, bijoux, statuettes de jade, d'or, d'argent, fruits du travail artisanal de l'homme et les dons d'origine végétale, maïs, coca etc. venaient les offrandes d'origine animale : plumes précieuses, coquillages, balche (hydromel), animaux sacrifiés sur l'autel

des dieux.

Les dons de coquillages marins étaient réservés presque exclusivement à l'esprit des sources. On les jetait au creux de la source ou du ruisseau soit entiers, soit cassés en morceaux ou réduits en poudre. La couleur requise pour les coquillages dépendait des occasions. Ce genre particulier d'offrandes, aussi bien que les distinctions faites au sujet de la couleur et de la façon de les offrir font penser que très probablement des idées magiques spéciales étaient associées à ce rite. Un chroniqueur espagnol rapporte : "Ils disent que c'est un sacrifice très approprié, car les sources sont les filles de la mer qui est la mère des eaux" (Barnabé Coco, tiré de KARSTEN (8)). Les Péruviens faisaient ce sacrifice à la fin des semailles "afin que les sources ne tarissent plus mais continuent à couler abondamment pour arroser leurs cultures". (Barnabé Coco, tiré de KARSTEN (8)).

Ceci constitue un exemple intéressant de ce que l'on pourrait appeler la magie par sympathie : la correspondance entre les réserves d'eau des océans, les coquilles ou filles de la mer et les sources. Une fois brisées ou réduites en poudre, les coquilles étaient censées libérer plus facilement leur pouvoir magique.

Les Aztèques avaient coutume d'enterrer les coquilles de spondyle ou leur poudre (chaquira) directement sur le bord du champ, juste après les semailles.

Certaines offrandes, très courantes aussi pour les Péruviens, étaient les vêtements de laine. En effet, le lama étant un animal sacré, transmettait ses vertus surnaturelles à sa laine et de là même aux vêtements tissés. Mais attardons nous un peu sur le lama qui constituait la substance la plus courante de leurs sacrifices. Les Indiens ne sacrifiaient jamais à leurs dieux les bêtes de la forêt. Seuls les animaux domestiqués et élevés par leurs soins pouvaient être acceptés. En effet, ce qui était donné en vue d'assurer la santé et le bonheur des hommes devait avoir été acquis par leur travail et leur peine. On considérait comme nécessaire l'existence d'une liaison intrinsèque, d'un rapport déterminé entre le sacrificateur et l'animal, puis entre celui-ci et la divinité à laquelle il était offert. Le lama était sacré pour les anciens Péruviens. Ils croyaient que les âmes des morts s'y réincarnaient et lui attribuaient même le pouvoir de prévoir les événements. Un animal auquel on confiait de telles facultés humaines et même surhumaines devait tout naturellement être considéré comme magique. Autant de vertus surnaturelles étaient attribuées à son foetus, sa laine et surtout à son sang. De la même façon qu'ils priaient et offraient le sang de leurs victimes pour maintenir la santé et la force du Grand Inca, ils sacrifiaient également à leurs divinités suprêmes, simplement pour conserver à celles-ci toute leur puissance, sachant que leur propre prospérité était intimement liée à celle des dieux.
Les Péruviens étaient en effet intimement persuadés de leur entière dépendance vis-à-vis des dieux et des astres

qui s'abattraient sur eux à la moindre négligence de leur part : le soleil cesserait de briller, il n'y aurait plus de pluie, la sécheresse détruirait les récoltes, les troupeaux périraient, maladies et défaites s'abattraient sur l'Inca et ses sujets qui ne pourraient plus faire face à leurs ennemis.

En résumé, les dieux en l'absence de sacrifices, cesseraient d'aider leur peuple non pas par mécontentement, mais par diminution de leur pouvoir.

Cette idée que le cours normal des choses dépend de la vie et de la vigueur d'un dieu ou d'un corps céleste, le soleil par exemple, et que de terribles catastrophes découlent d'un déclin de sa puissance, sa manifeste également dans le rituel aztèque. Ceux-ci considéraient le soleil comme source de force vitale : "Ipalnemohuacci", c'est-à-dire "celui par lequel nous vivons". Tenus par la peur de voir l'astre perdre sa puissance de chaleur et de vie, ils lui offraient le coeur encore palpitant des animaux (chiens et dindons) et des hommes.

Les sacrifices animaux étaient très strictement réglementés en ce qui concerne le nombre de victimes, leur couleur et autres qualités propres.

Ainsi l'on offrait les lamas gris à Viracocha, le dieu de la mer, les blancs au soleil, les animaux à poil ras dans certaines cérémonies, ceux à poil épais à d'au-

tres fins... A Cuzco était sacrifié quotidiennement au Soleil un lama rouge. L'animal était revêtu d'une étoffe rouge. Le prêtre le faisait tourner plusieurs fois autour de l'idole avant de l'égorger, la tête en direction de la divinité. Il était ensuite brûlé en offrande au soleil. Certaines fois, le lama offert au soleil était blanc. Viracocha étant le dieu de la mer,la couleur grise du lama devait rappeler celle de l'océan.
L'animal offert au tonnerre devait être tacheté, les taches de la peau pouvant être associées aux gouttes de pluie. Le lama noir était considéré comme plus parfait que tout autre, car il avait tout le corps de la même couleur, alors que le lama blanc garde toujours le museau noir. Il servait en outre aux divinations ou "Kalpa". On y recourait dans des cas particulièrement importants, par exemple lorsqu'il fallait désigner un nouvel Inca avant une grande campagne militaire. Le sacrificateur ouvrait le corps d'un coup de couteau pour en arracher le coeur et les poumons ; puis il soufflait dans la trachée. Les taches se produisant à la surface étaient interprétées comme un bon ou mauvais présage.

L'utilisation du lama comme animal de sacrifice diminuait ainsi énormément le nombre et la fréquence des sacrifices humains. Or, il n'existait pas d'animal correspondant chez les Aztèques et les Mayas. Seuls les sacrifices humains étaient à la hauteur des dieux. Même le sacrifice des enfants était monnaie courante.

Nous pouvons entrevoir à travers ces pratiques l'importance accordée à la religion par ces peuples. Toute leur vie dépendait des dieux, tous leurs actes étaient mesurés en fonction de leurs désirs, de leurs exigences.

-=-

CONCLUSION

Nous avons ainsi pénétré au coeur de ces civilisations anciennes et essayé de recréer en ces quelques pages, un mode de vie, de pensées, de croyances tellement attirantes par la puissance de leur originalité.

Quelles étaient leurs relations avec les animaux ? Tout d'abord, une richesse naturelle dont ils surent tirer parti sans en abuser. Animaux sauvages et domestiques leur procuraient de quoi vivre : nourriture, vêtements, compagnie, aide, c'est-à-dire tout le côté matériel de leur vie. Une grande partie de leur art était un art animalier, représentations dénotant une observation et un amour aigu de la vie animale. Et enfin, jusque dans leur vie spirituelle, la présence animale est constante. Dieux et démons, animaux multiples, puissants, adorés, vénérés par des sacrifices innombrables.

Tout ceci nous laisse une impression un peu touffue, colorée, vivante de vie humaine confrontée sans cesse avec la nature, les animaux, les dieux, le tout étant intimement lié.

Nous avons pu retrouver quelques espèces familières telle que le chien qui semble avoir été depuis toujours le compagnon de l'homme ; d'autres inconnues sous nos latitudes comme le lama.

Tout se regroupe pour former un monde totalement différent, tant par le côté matériel de la vie, l'organisation sociale, que par l'art et la religion.

Vu : Le Professeur de l'Ecole Vétérinaire rapporteur

Professeur FERNEY

Vu : Le Directeur de l'Ecole Vétérinaire

Professeur R. LAUTIE

Vu : Le Président de la Thèse

Professeur BESSOU

VU ET PERMIS D'IMPRIMER
Toulouse, le 9 Janvier 1980
P/ LE PRESIDENT DE L'UNIVERSITE
PAUL SABATIER, et par délégation
LE VICE-PRESIDENT,

Professeur L. LARENG

LEXIQUE

AHUAUTLI : Mets constitué par les oeufs d'un papillon (l'Axayacatl) et dégusté comme du caviar.

ALGARROBO : Caroubier.

ALPACA : Mot quetschua de Alpaga. Mammifère ruminant de la famille des camélidés (Lama pacos).

ALTIPLANO : Haut plateau.

ANAHUAC : Vallée d'Anahuac près de Mexico où s'installèrent les premiers Aztèques.

ATLATL : "Propulseur à dard". Arme de chasse.

AWAKA : Qualité de laine la plus ordinaire utilisée pour les travaux les plus grossiers.

AXOLOTL : Larve d'amblystome pouvant se reproduire à l'état larvaire.

AYMARAS : Peuple du haut Pérou (régions situées au Sud et à l'Est du lac Titicaca), fondateur de l'empire de Tihuanaco, antérieur à celui des Incas.

AYLLOU : Unité de base de la société inca. Cette communauté est déterminée par trois impératifs : religieux, familial et économique.

AZTEQUE : Ancien peuple du Mexique arrivé dans la vallée de Mexico au XIVe siècle. Ils y fondèrent leur capitale Tenochtitlan. Avant la conquête espagnole en 1521, leur empire s'étendait sur la plus grande partie du Mexique central. Leur langue : le Nahuatl.

-=-

BALCHE : Boisson alcoolisée fabriquée à partir de la fermentation du miel.

BALSA : Bois de l'Ochroma lagopus, arbre de climat tropical. Son bois est extrêmement léger.
Les indiens appelaient balsa, des fagots de roseaux liés solidement ensemble.

-=-

CABALLITOS DEL MAR : Embarcations utilisées par les Incas. Fabriquées avec des roseaux liés, de manière à former une pointe à l'avant. Ils s'asseyaient dessus et pagayaient avec les mains ou un bout de bois.

CABRILLAS : Perches marines.

CAÑAN : Sorte de lézard assez prisé pour sa chair.

CENTZON TOTOCHIN : "400 lapins", Dieux du Pulque et de l'ivresse (dieu aztèque).

CHAC : "dieu au long nez", dieu maya, dispensateur de pluie.

CHACO : Méthode de chasse. Les indiens effectuent une battue et encerclent les animaux.

CHAQUIRA : Poudre de coquillages offerte aux dieux de la pluie et des récoltes.

CHAVIN : Civilisation Pré-Inca originaire des hautes terres du Nord.

CHIAPAS : Haut plateau proche du Guatemala.

CHICHIMEQUES : Peuple ayant existé au Mexique avant l'arrivée des Aztèques. Ils s'emparent de Tula en 1168. Ils se sédentarisent alors pour fonder un état (XII-XIVe siècle).

CHIMOU : L'empire Chimou. Peuple côtier antérieur aux Incas qui succéda aux Mochica sur la côte Nord. XIVe siècle.

CHINCHA : Etat de Chincha sur la côte Sud du Pérou s'étendant à la vallée de Chincha, Pisco, Ica et Nazca. Etat très puissant ayant résisté longtemps à l'envahissement inca.

CHUSI : Etoffe de laine très épaisse.

CIHUACOATL : "serpent femelle" (Aztèque), déesse de la terre veillant sur la naissance des enfants et sur la mort.

COATLICUE :"déesse à la jupe de serpent", mère d'Huitzilopochtli, déesse de la terre et du printemps (Aztèque).

COPAN : Site maya dans le Honduras (1000-1100 ap. J. C.).

CUMBI : La meilleure qualité de laine de lama.

CUZCO : Ville du Sud du Pérou, ancienne capitale inca située dans les Andes à près de 3500 mètres d'altitude.

=-=

EHECATL : Dieu du vent aztèque. Quetzacoatl est souvent représenté sous la forme d'Ehecatl.

EHUATL : Déguisement porté par les guerriers représentant leur animal totem.

=-=

GUAMACOLE : Plat mexicain typique : épaisse purée de tomate, d'avocat et de piment.

GUANACO : Mammifère proche du lama : Lama huanacus.

GUANO : Matière constituée par les amas des déjections d'oiseaux marins. Engrais puissant.

=-=

HOUARACOU : Examen que passaient les jeunes gens incas pour prouver leur force et leur courage.

HUITZILOPOCHTLI : "Colibri du Sud", Dieu de la guerre et du soleil, Dieu principal de Tenochtitlan.

HUAMAN : Faucon en langue quetchua. Synonyme de vitesse, courage.

HUASTEQUE : Peuple du Mexique pré-colombien installé au Nord-Est, le long de la côte du golfe du Mexique.

=-=

ICA-NAZCA : Vallées de la côte Sud du Pérou, berceau de civilisations.

INCA : Peuple dont le berceau fut Cuzco vers l'an 1000 et qui étendit sa domination sur les populations voisines. Il naquit ainsi un immense empire que les Espagnols écrasèrent en 1532.

ITZAMMA : Dieu maya. Serpent à deux têtes, dieu du jeu.

ITZCOATL : "Serpent d'obsidienne", dieu aztèque incarnant la foudre, la lumière.

=-=

KALPA : Rite divinatoire inca.

KUKULCAN)
K'UMATZ) Appellation de Quetzacoatl en pays maya.

KUMPI : La plus belle qualité de tissu de laine de vigogne.

=-=

LAMANTIN : Mammifère aquatique appartenant à la famille des Manatidés.

LLANOS : Plaine herbeuse (Amérique du Sud).

=-=

MANATI : cf. Lamantin.

MAYAS : Indiens d'Amérique Centrale. Ils ont atteint un haut degré de civilisation à l'époque pré-colombienne. L'Ancien Empire connut son apogée au VII et VIIIe siècle

(Copan, Tikal, Palenque). Au IXe siècle, les Mayas émigrent au Yucatan où ils fondent avec les Toltèques (Chichen Itza, Uxmal ...) (Epoque du Nouvel Empire).

MICTLAN : Enfer aztèque.

MIXCOATL : "Serpent de nuage", dieu des étoiles du Nord, dieu du feu (aztèque).

MIXTEQUE : Peuple pré-colombien (XVe) installés dans le Sud du Mexique, région d'Oaxaca.

MOCHICA : Peuple de l'ancien Pérou établi sur la côte Nord. Ils eurent une haute civilisation (contemporaine de la civilisation Nazca, antérieure à celle de Tihuanaco).

MOCTEZUMA : Souverain aztèque du Mexique, vaincu par Cortez en 1520.

MONTE ALBAN : Site archéologique de Oaxaca. Origine zapotèque.

=-=

NAVASCA : Laine du lama, qualité grossière.

NOCHEZTLI : "Sang de Nopal" teinture écarlate tirée de la cochenille.

NOPAL : Espèce d'Opuntia à rameaux aplatis en raquette, cultivée autrefois pour l'élevage de la cochenille dont on tirait le carmin. Nom commun : figuier de barbarie.

=-=

OLMEQUES : Peuple indien de l'époque pré-colombienne qui, dans la région du golfe du Mexique, a crée une importante civilisation entre 500 et 100 av. J. C.

OTZILEN : Formule employée par les chasseurs mayas, littéralement : "j'étais dans la nécessité". Ils s'excusaient ainsi auprès des dieux d'avoir tué leur proie.

=-=

PACHACAMAC : Dieu créateur surtout vénéré par les peuples côtiers pré-incas. Après leur conquête, celui-ci prend place dans le panthéon inca pour jouer un peu le rôle de Viracocha.

PACOS : cf. Alpaca

PALENQUE : Site maya (Chiapas).

PARACAS : Péninsule aride de la côte Sud péruvienne. On y trouve de nombreuses sépultures ayant servi non seulement aux tribus locales, mais aussi à celles des vallées voisines (Ica, Nazca ...)

PULQUE : Boisson alcoolisée tirée des feuilles d'Agaves.

PUNA : Mot quetchua désignant les contrées montagneuses élevées.

PUTUTU : Instrument de musique inca. Sorte de trompette faite dans un coquillage.

=-=

QUENA : Flûte des indiens quetchua.

QUETCHUA : ou Quitchua. Langue des indiens du Pérou (région de Cuzco).

QUETZACOATL : "Serpent à plume". Divinité d'Amérique Centrale, dieu du savoir, de la civilisation.

QUETZAL : Couroucou (Pharomacrus mocinno), oiseau précieux d'Amérique Centrale.

=-=

SACSHUAMAN : Forteresse dominant Cuzco.

=-=

TENOCHAS : Tribu ancêtre des Aztèques installée à Tenochtitlan, site de Mexico.

TENOCHTITLAN : Ville des Tenochas (Mexico).

TEOTIHUACAN : Site archéologique de la vallée d'Anahuac. Ville bâtie par les Toltèques (200 av. J. C. - 900 ap.)

TEXCOCO : Lac de la vallée de Mexico, berceau des Tenochas.

TEZCATLIPOCA : "Miroir fumant", principal dieu du panthéon aztèque. Il est associé au soleil.

TIGRILLOS : Petits félins.

TIHUANACO : Civilisation des hautes terres du Pérou, proche du lac Titicaca. Cet empire qui s'est étendu au Nord et sur la côte, fut vaincu par les Incas.

TIKAL : Site maya datant de l'Ancien Empire (Guatemala).

TLATELOLCO : Ville jumelle de Tenochtitlan.

TLALOC : "Celui qui fait germer", dieu de la pluie (aztèque).

TOLTEQUE : Peuple indien qui occupa le Mexique à partir du Xe siècle. Leur centre principal était Tula.

TOTORA : Grand roseau des bords du lac Titicaca. Les indiens s'en servaient pour construire des huttes, des barques.

=-=

VIRACOCHA : Placé à la tête du panthéon inca, c'est le créateur de toutes choses, y compris des divinités.

=-=

XIPE : "Notre seigneur l'écorché", dieu des semailles et des plantations.

XOCHIPILLI : "Prince fleur", dieu des plaisirs, des fêtes, de la frivolité.

XOLOTL : Dieu à tête de chien. Associé à la mort, au coucher du soleil.

=-=

YUCATAN : Presqu'île du Mexique située entre le golfe du Mexique et la mer des Antilles. Plateau calcaire, berceau de la civilisation maya du Nouvel Empire.

=-=

ZAPOTEQUE : Amérindiens installés au Mexique dans une région montagneuse longeant le Pacifique (région d'Oaxaca). Ils furent conquis au XIIe siècle par les Toltèques.

=-=-=-=

BIBLIOGRAPHIE

1 - ACOSTA (J. de) - *Historia natural y moral de las Indias*. 1 vol., 444 p., 21 cm, Fondo de cultura economica, Mexico - Buenos Aires, 1940.

2 - BAUDIN (L.) - *La vie quotidienne au temps des derniers Incas*. 1 vol., 304 p., 19 cm, Hachette, Paris, 1963.

3 - BUSHNELL (G. H. S.) - Le Pérou. 1 vol., 191 p., 20 cm, Arthaud, Paris, 1958.

4 - BUSHNELL (G. H. S.) - Les premiers Américains. 1 vol., 143 p., 21 cm, Ed. Sequoia, Paris - Bruxelles, 1969.

5 - DISSELHOFF (H. D.) - Les grandes civilisations de l'Amérique Ancienne. 1 vol., 381 p., 21 cm, Arthaud, Paris, 1963.

6 - ENCYCLOPEDIE DU MONDE ANIMAL - 3 vol., Librairie Aristide Quillet, Paris, 1964.

7 - HAGEN (V. W. Von) - Les royaumes du soleil. 1 vol., 347 p., 23 cm, Ed. Sequoia, Paris - Bruxelles, 1963.

8 - KARSTEN (R.) - La civilisation de l'empire Inca, un état totalitaire du passé. 1 vol., 270 p., 23 cm, Payot, Paris, 1952.

9 - KRICKEBERG (W.) - Las antiguas culturas mexicanas. 1 vol., 477 p., 23,5 cm, Fondo de cultura economica, Mexico - Buenos Aires, 1961.

10 - KRICKEBERG (W.), TRIMBORN (H.), MULLER (W.), ZERRIES (O.) - Les religions Amérindiennes. 1 vol., 479 p., 22,5 cm, Payot, Paris, 1962.

11 - LAVALLEE(D.) - Les représentations animales dans la céramique Michica. 1 vol., 319 p., 22 cm, Institut d'ethnologie, Paris, 1970.

12 - LE LIVRE D'OR DU CHIEN - Races françaises et étrangères. Editions professionnelles françaises et européennes. 1 vol., 328 p., 26 cm, Paris, éd. 1972.

13 - LE ROYAUME DES ANIMAUX - Encyclopédie Universelle des Animaux. Dr. Maurice Burton et Robert Burton, Rédacteur éd. française Paul Schavenberg, 26 vol., 30 cm.

14 - METRAUX (A.) - Les Incas. 1 vol., 192 p., 18 cm, Seuil, Paris, 1962.

15 - METRAUX (A.) - Religions et Magies Indiennes d'Amérique du Sud. 1 vol., 297 p., 22,5 cm, Gallimard, Paris, 1967.

16 - PETERSON (F. A.) - Le Mexique Précolombien. Histoire et Civilisation. 1 vol., 382 p., 18 cm, Payot, Paris, 1976.

17 - RADIN (P.) - Histoire de la civilisation indienne. 1 vol., 309 p., 23 cm, Payot, Paris, 1953.

18 - SIMONI-ABBAT (M.) - Les Aztèques. 1 vol., 188 p., 18 cm, Seuil, Paris, 1976.

19 - SOUSTELLE (J.) - La vie quotidienne des Aztèques à la veille de la conquête espagnole. 1vol., 319 p., 20 cm, Hachette, Paris, 1967.

20 - SOUSTELLE (J.) - Les quatre soleils : souvenirs et réflexions d'un ethnologue au Mexique. 1 vol., 338 p., 21 cm, Plon, Paris, 1977.

21 - THOMPSON (J. E. S.) - Grandeur et décadence de la civilisation Maya. 1 vol., 308 p., 23 cm, Payot, Paris, 1977.

22 - VAILLANT (G. C.) - Les Aztèques du Mexique. Origine, ascension et écroulement de la nation Aztèque. 1 vol., 334 p., 23 cm, Payot, Paris, 1951.

23 - VEGA (Garcilaso de la) - El Inca : Obras completas. 4 vol., 27 cm, Atlas, Madrid, 1960.

24 - WOLF (E.) - Peuples et civilisations de l'Amérique Centrale, des origines à nos jours. 1 vol., 237 p., 22,5 cm, Payot, Paris, 1962.

-=-